

Jeanne, Iracema... et les autres

La p'tite mère Jeanne

1299 – 1352

Un sergent d'armes s'approche et jette sa torche sur le bois. Un autre à gauche, et un autre derrière, propulsent leur brandon le plus loin possible sur le tas de bois. Les premières brindilles s'enflamment, suivi de branches plus grosses. La fumée m'entoure et je commence à suffoquer. Je préférerais tellement mourir asphyxiée, plutôt que de brûler à petit feu sur ce bûcher.

Moi, l'empoisonneuse, incapable de m'administrer ma propre potion avant qu'ils ne m'attrapent. Il faut dire que, dès l'arrestation de Pierrot Le Borgne, je m'étais enfuie dans la montagne et j'avais couru jusqu'à la Grotte des Pendus. Cela devait arriver un jour où l'autre, de toutes façons. On ne peut pas empoisonner la moitié de la province sans que quelqu'un finisse par s'en apercevoir. J'aurais dû dire non à Pierrot Le Borgne. Mais sa femme, la Guiraude, souffrait tant. Je ne pouvais pas la laisser vivre cet enfer plus longtemps. Et puis, je ne disais jamais non à quelques deniers supplémentaires : « 5 sous la fiole, et vos ennuis s'envolent ! ». L'air de rien, j'ai amassé une petite fortune. Si j'avais su, je l'aurais bue. A quoi ça me sert, maintenant ? Et j'ai tellement bien caché ma caissette que personne ne la trouvera jamais.

Le poison, c'est un poison. Quand vous commencez à en faire, vous ne pouvez plus vous arrêter. Un sentiment de puissance. Le pouvoir de donner la mort. Dieu, en quelque sorte ! C'est bien tout le problème. L'abbé Fulbert m'a entretenu longuement à ce sujet l'autre jour. Avait-il des soupçons ? Toujours est-il qu'il était inarrêtable : « Dieu est tout-puissant », « Dieu est notre Sauveur », il n'avait que Dieu à la bouche. Il m'a presque donné envie de l'empoisonner sur place. Moi, j'y crois pas à leur Dieu. A mes potions, oui, efficaces et rapides. Pas comme Dieu. Tu peux toujours prier, pas prêt d'être exhaussé ! T'as le temps de crever, et sans mes poisons.

Mais, je soigne aussi. Les maux de ventre, les humeurs et les brûlures... ahaha ! Quelle ironie alors que je commence à sentir la chaleur m'envelopper.

Mon père était forgeron. Une force de la nature doublée d'une brute. Ma mère en est morte, sous ses coups et devant mes yeux. C'est ce jour-là que j'ai décidé de quitter mon village. Le temps de faire mon baluchon et j'étais partie.

J'avais 10 ans et déjà bien hardie.

J'avais toujours entendu les anciens dire que la mer était au Nord. La mer. Aucune idée de ce que c'était, mais ça me donnait un but et une direction. Mes petites provisions n'ont pas tenu bien longtemps et au bout de 3 jours, en cherchant un abri, j'aperçus une femme qui cueillait des champignons. C'était Hylde. Son sourire était magnifique et sincère, malgré les quelques dents qui lui manquaient devant. Je n'avais jamais vu ma mère sourire autant. Son village était à moins d'un lieu et j'y fus acceptée tout de suite. Son mari et elle, en manque d'enfant, m'avaient, comme qui dirait, adoptée. Les jours s'écoulaient doucement et tendrement. Jusqu'à l'arrivée des Barbares.

C'était une nuit sans lune. Je dormais profondément lorsqu'un bruit de fracas assourdissant me fit me dresser dans mon lit, la terreur vrillée au corps. Mais déjà, on me tirait le bras si fort que j'ai cru qu'il allait se détacher. Mais non, c'est mon corps qui suivit le mouvement. J'essayai de me redresser mais j'étais traînée au sol, le bras broyé à se rompre. La peur me faisait suffoquer. Plus d'air dans les poumons. Respirer. A peine le temps. On me jette sur la table, mon nez se retrouve écrasé contre le bois, les jambes pendantes dans le vide. Mal à la tête. La terreur. On m'écarte les cuisses. Non, pas ça, pas comme ça. Une douleur intolérable. Mon corps se déchire. Le membre est trop gros et l'écartèle. C'est insoutenable. Vomir. Mourir. Disparaître. Hurler. Pas d'air. Juste souffrir. On m'écrase. On me tire les cheveux en arrière. J'aperçois alors trois hommes gigantesques autour de la table, leur membre à l'air. Je réalise qu'ils attendent leur tour. Terreur. Horreur. Mourir. Le temps s'est enfui. Ma virginité, ma candeur, mes rêves sont partis avec lui. Quand le dernier m'a jeté par terre avant de quitter la cabane, je n'étais plus qu'un chiffon inerte, un pantin désarticulé. Mon cerveau s'était déconnecté depuis déjà un moment. Il aurait pu faire jour, ou bien la nuit était encore là. Aucune idée. Ma seule connexion avec le réel était la haine. Chaque parcelle de mon corps la vivait, la ressentait, la portait. C'est, je crois, ce qui m'a maintenue en vie. Les hommes, quel

qu'ils soient, paieraient un jour. Je leur apporterai l'addition, à tous ces violeurs impunis, tous ces mauvais maris, tous ces pères incestueux. Ma vie prenait tout son sens. Et je m'évanouis !

A mon réveil, je découvris Hylde et mes yeux s'emplirent d'effroi. Elle était accrochée au mur, transpercée par une lance, visiblement violée à maintes reprises elle aussi, puis éventrée. Son ventre n'était plus qu'un trou béant, ses viscères pendant jusqu'aux pieds.

Je hurlais tellement fort que j'entendis tous les oiseaux alentour s'envoler. Le temps était figé. Je m'évanouis à nouveau.

Je fus réveillée par le soleil sur mon visage. Le silence. Je sortis de la maison. Tout le village, tous mes amis avaient été égorgés ou éventrés. Vision de cauchemar. Je ne sais quelle force a porté mes pas jusqu'à la forêt où je disparus sans un regard en arrière.

Les flammes se rapprochent et ne vont pas tarder à m'atteindre. Je me suis souvent demandé pourquoi il y avait toujours autant de curieux autour d'un bûcher. Quelle satisfaction en retirent-ils ? Est-ce si jouissif de regarder un être humain brûler ? Même les animaux ne font pas ça. Ils tuent leur proie et la mange. Mais nous, les Hommes, nous sommes pervers. Tout est dans la jouissance du mal. Quelle tristesse !

C'est pour ça que je n'ai gardé aucun de mes enfants. Heureusement, d'ailleurs, car j'en ai eu 8 ! Que des mâles ! A peine sortis de mon ventre, crac, je leur dévissais la tête jusqu'à ce que la colonne cède. Ils sont tous enterrés à l'entrée de la forêt, derrière le troisième châtaignier à droite. C'est un bel endroit, mais le soleil ne l'atteint jamais. Ainsi, ils sont dans l'obscurité pour toujours, dans tous les sens du terme.

Si, j'en ai gardé un, le neuvième. Une fille ! Enfin ! Je lui ai transmis mon savoir. C'était une bonne élève. Elle a quitté le village il y a dix ans, avec toutes les plantes et autres huiles que j'ai pu lui donner. Je ne l'ai jamais revue depuis et j'ai appris, il y a un an, qu'elle était morte en couches. Pour une fille d'avorteuse, c'est un comble ! Je m'en suis vite remise. Finalement, je ne la connaissais plus. Au moins, elle ne verra pas le spectacle d'aujourd'hui.

J'essaie de tirer sur mes liens mais ils sont trop serrés. Je n'y arriverai pas, je le sais, je le sens.

Elle avait 12 ans, Clotilde, quand on me l'a amenée. Violée par son père et enceinte, bien sûr. La mère ne voulait pas du bébé, non pas parce que c'était le résultat du viol de son mari sur sa fille à peine pubère, non, juste parce qu'elle en avait déjà 13, des enfants, et que ça suffisait déjà amplement.

La fillette était hystérique. Impossible de lui faire passer le bébé dans ces conditions. Que les femmes deviennent folles après mon intervention, c'était logique. Elles enduraient une telle souffrance, surtout si elles avaient tardé à venir me voir et si la grossesse était, du coup, bien avancée. Mais là, je ne pouvais même pas l'approcher. Sa mère et ses sœurs essayaient vainement de la maintenir allongée sur la table mais elle se débattait tant que les trois femmes étaient submergées. Ses cris me vrillaient les oreilles et, n'en pouvant plus, j'attrapai une paille et lui frappai violemment la tête avec. Ça allait l'endormir le temps que je fasse mon œuvre. Malheureusement, le coup fut trop violent et je la tuai sur le coup. J'en ai fait des cauchemars. Tuer des bébés dans le ventre ou juste nés, c'est une chose. Mais une jeune fille ! La culpabilité m'a collé à la peau pendant des mois. Les parents auraient pu chercher à se venger, mais non. C'était presque un souci de moins, pour eux. Je pense que cette totale indifférence pour cette enfant m'a fait le plus mal et que c'est la raison pour laquelle elle m'a hantée longtemps. Sommes-nous si peu de chose ?

Les flammes atteignent mes pieds. La souffrance est là. Et ce n'est que le début. Quelle horreur ! Sortir de mon corps. M'évanouir. Quitter cet enfer.

Hylde, aide-moi, toi qui m'a tout appris. Les champignons, les plantes, les racines et tout ce qu'on pouvait faire avec.

Il m'a pourtant fallu dix ans, après avoir quitté notre village, pour me remettre à confectionner potions, élixirs et autres onguents. Mais c'était comme si je n'avais jamais arrêté. J'avais encore toutes les proportions et modes de fabrication en tête.

Je devins rapidement la guérisseuse la plus populaire du duché. On m'appelait « La p'tite mère Jeanne ». Pourquoi pas juste Jeanne ? Jamais su. Certains jours, les gens faisaient la queue devant ma cabane. Jusqu'au jour où Guy de Thouars, Baillistre et Duc de Bretagne, me fit venir au chevet de sa femme, Eustachie, que je remis sur pied en trois jours. La jalousie des

autres guérisseurs prit alors sa pleine mesure : chats morts devant ma porte, tentative d'incendie de ma cabane, menaces de mort. Tout y passa. J'étais excédée ; et même parfois, je dois bien l'avouer, effrayée. Je n'allais pas me laisser faire.

Je m'enfermai dans ma cabane, poussai mon gros alambic dans un coin, mon lit dans l'autre et m'attelai à ma table de travail, au milieu de mes fioles, à la conception d'un poison. Je le voulais rapide et indétectable, cette dernière notion étant difficile à évaluer sur les poulets que j'avais pris comme cobayes. Mais le résultat fut au-delà de mes espérances lorsque je le fis enfin tester à mon plus virulent adversaire. Dilué dans son vin trois soirs plus tard, à la taverne de son village, ni une ni deux, il tomba à la renverse de son banc, les yeux au ciel. Il fut enterré deux jours plus tard sans que personne ne soupçonne quoi que ce soit. Un avenir radieux s'ouvrait devant moi.

Je devins l'empoisonneuse la plus populaire du duché. Et là, bizarrement, plus personne ne vint me chercher des noises. Mon poison, que j'avais appelé ITABIRAZ, était d'un bleu profond. Il faisait des heureux et, bien sûr, quelques morts. Mais surtout, il me permit de régler mes comptes à la vie, en général, et aux hommes, en particulier. Pour tous les avortements que je devais faire suite à des viols, couic, je m'occupais du gaillard avant qu'il n'ait eu le temps de recommencer. La population masculine s'amointrit drastiquement pendant les premiers mois. Il fallait que je ralentisse mon œuvre. Mais, à croire qu'ils avaient compris la leçon, les bruts se calmèrent et les viols et autres violences diminuèrent en conséquence. Ma vie devint, ma foi, presque supportable jusqu'au jour où Pierrot le Borgne vint me trouver pour abrégier les souffrances de sa femme.

La douleur est insoutenable. Tout mon corps hurle de souffrance. Chaque nerf est à son paroxysme. M'évader, encore. Je ne peux plus. Ne pas regarder. Ne pas baisser la tête. Mais je ne peux m'en empêcher. Mes pieds sont deux morceaux de charbon noir, mes jambes suintent de gras, ma peau se détache de mon corps. Ces secondes de souffrance intolérable durent des heures, une éternité, dépêchez-vous. Oh ! Mes cheveux ont pris feu. Je frotte vigoureusement ma tête contre le poteau mais à quoi bon. Mon crâne fond. J'hurle. Dernier acte de mon humanité.

Iracema

1502 - 1522

La première fois que je l'ai aperçu, je me baignais dans la piscine d'eau douce formée par les chutes de la rivière Ibiraquera, à deux heures de marche de notre *taba*. C'était un matin chaud de saison de pluie, l'air était humide et brumeux, la rivière gonflée par l'orage tombé pendant la nuit. J'étais seule dans l'eau ce matin-là. Pour notre tribu, se baigner après l'orage est un signe d'inconséquence. Et l'inconséquence est ce que le peuple Yamonona – mon peuple, craint le plus. On le sait depuis la nuit des temps : L'inconséquent ne survit pas dans la forêt et il attire le malheur à toute la communauté. Je me baignais donc ce matin-là en silence et en cachette. Je sentais l'eau fraîche caresser ma peau nue, je humais le parfum des mangues mures, je me laissais bercer par les cris cadencés des perroquets et des toucans qui sortaient à la queue-le-leu de leurs nids pour se sécher au soleil. J'ai toujours aimé l'eau. Petite, les bains de pluie étaient mes préférés. Je filais en dehors de notre *oca* dès que la pluie s'annonçait. Et je recevais cette eau tombée des cieux sur ma tête et sur mon corps frêle d'enfant comme un cadeau des Dieux juste pour moi. Plus tard, jeune fille, c'était l'orage qui m'attirait. La puissance des trombes d'eau frappant mon corps et aveuglant mes yeux pendant que le tonnerre grondait, comme en cadence avec les battements de mon cœur. Mes grands frères et sœurs craignaient l'orage, Dieu des ténèbres. Pas moi. Même lorsque je voyais l'inquiétude dans les yeux de mon père et la peur dans ceux de ma mère, l'orage me parlait plus fort et m'attirait comme quelqu'un de familier. Ce pouvoir qu'il a d'exterminer hommes et bêtes, cette force-là je la sentais en moi. Avec les années, j'ai appris à le pressentir. Dès que le vent se levait faisant frémir la surface de l'Ibiraquera et tournicoter les feuilles des palmiers les plus hauts, je me préparais à une sorte de rituel. Je coiffais mes longs cheveux noirs dans une longue et seule tresse, je l'attachais avec mon plus beau pendentif, celui avec les huit coquillages blancs venus de la mer. Et je quittais calmement mon *oca* sous les réprimandes des adultes pour suivre l'appel du tonnerre. C'était un appel sourd et enivrant, difficile à refuser. A cette époque-là j'étais déjà consciente de mon excentricité, pour ne pas dire bizarrerie. On me donnait toutes

sortes de surnoms. La plupart d'entre eux faisaient référence à ma joie de vivre et à ma passion hors norme pour l'orage et pour l'eau. Mais certains faisaient allusion aux démons et aux forces obscures de la nature. Et ils présageaient le pire. Je suis devenue femme essayant de naviguer entre ces deux destins. Cachant au fond de moi une attirance pour la mort, oui, je l'avoue, pour ce que provoquait l'inquiétude et la peur dans les yeux de mes parents... J'ai beaucoup changé depuis mon enfance. Si je continue à me cacher dans la piscine d'eau douce après les orages, c'est parce que la tribu a fini par accepter mes écarts de conduite. Pour tout le reste, je suis devenue « normale » et plutôt calme et appliquée. Tous les matins les jours de soleil, j'accompagne les femmes à la rivière soit pour ramasser du sable boueux qui sera ensuite transformé en pots et bassines, soit pour ramasser du cumin pour fabriquer de la peinture couleur rouge sang. Ou encore pour regarder les hommes pêcher, avec leurs arcs et flèches empoisonnés pendant que les enfants jouent à sauter d'une roche à l'autre dans la rivière. Maintenant que j'ai l'âge de choisir mes maris et de devenir mère à mon tour, j'ai parfois le sentiment d'avoir réussi à devenir une femme comme les autres. Mais au fond de moi je sais que cet équilibre n'attend qu'à être rompu.

Vous voyez pourquoi, ce matin-là, j'ai pris son apparition au milieu de la forêt comme un signe personnel. Après toutes ces années d'attente, l'orage me rendait finalement visite pour m'expliquer pourquoi j'étais comme j'étais. A la vue de cet être blanc comme un nuage et sauvage comme le tonnerre, je suis restée immobile. Il essayait avec difficulté de se frayer un chemin à travers la forêt dense. Ce n'étais pas un être de ce monde, ses yeux bleus en étaient la preuve. On aurait dit l'Itabira, la pierre rare des montagnes de brume sur laquelle on me racontait des légendes. Nue dans la piscine d'eau douce, je l'ai regardé continuer son chemin sans faire un bruit, certaine que nous allions nous revoir.

Ce matin-là, je suis revenue à la *taba* en courant, décidée à raconter ma vision à Iuri, notre *cacique*. Il saurait certainement l'interpréter et en tirer une leçon. Depuis petite je lui confie mes secrets et je lui demande conseil. Il sait qui je suis. Lorsque je suis assise à côté de Iuri à entendre sa voix caverneuse cracher lentement des prémonitions, je me sens toute petite et vulnérable et apaisée. Mais mon destin était autre. Alors que je courais vers Iuri ce matin-là, quelque chose s'est réveillée en moi. Un sentiment de vigueur et de limpidité, comme si j'étais en train de naître une deuxième fois, un bébé criant de toutes ses forces pour se forger une place dans un nouveau monde. En arrivant à la tribu j'avais décidé de ne rien dire à personne et le lendemain matin je suis retournée à la piscine d'eau douce décidée à retrouver l'être blanc.

Aujourd'hui, alors que je me trouve faible et mourante dans le ventre de cet énorme bateau, il me semble étonnant que je me souviens si clairement de mes sensations ce matin-là. Trente lunes ont éclairé trente nuits depuis que je l'ai suivi à bord. Je ne peux pas dire que je le regrette, c'est mon destin. Mes entrailles sont tordues, ma bouche est sèche, un fin filet de sang coule de mes narines, doucement et constamment. J'y vois le signe d'une mort paisible et sans souffrance, tout à l'opposé de la mort ténébreuse qui semblait m'avoir été promise.

Je suis tombée amoureuse de l'homme blanc. L'orage m'avait envoyé comme cadeau un homme en chair et en os, mais à son image. Nous nous sommes revus à la piscine d'eau douce. Cachés par les bromélias et les frênes, jour après jour, nous avons découvert nos corps, et nos âmes se sont fondues. Je me suis abandonnée. Et lorsque nous étions ensemble, j'éprouvais le même mélange de peur et de jouissance que je sentais petite à courir joyeuse sous la pluie, et plus tard, rebelle et déterminée, à défier le tonnerre. En me remplissant de plaisir, cet homme blanc me donnait une envie de vivre aussi forte que cette envie inexplicable qui m'avait suivie toute ma vie et qui me poussait dans les bras du Dieu de la mort.

J'avoue que si j'ai suivi l'homme blanc sur ce bateau c'est aussi parce que n'avais pas d'autre choix. Rester avec les miens n'était plus possible, toutes les règles avaient été cassées. Souffrante au fond de ce bateau navigant vers un autre monde, je ne suis que Iracema, une femme de la tribu Yamonona, qui va bientôt mourir par amour. Je tiens mon pendentif dans la paume de ma main. Ses huit coquillages sont les seuls témoins de la vie tourmentée que j'ai vécu dans ma tribu. Je ne veux pas voir le monde inconnu qui s'approche chaque jour. J'ai défié l'orage, je suis libérée, j'ai droit à mourir en paix.

Loïk

1731 - 1747

Il y a parfois au cours d'une vie des moments particuliers, on sait immédiatement qu'ils sont un tournant, l'entame d'un nouveau chapitre dont on se souviendra éternellement. C'est en arrivant à Brest, alors que j'avais presque 15 ans, que j'ai pour la première fois éprouvé ce sentiment. Je me souviens d'abord de l'air marin. Il ne s'agit pas seulement de l'odeur ou de la fraîcheur vive de l'océan transportée dans les terres. C'est l'entrée dans un nouveau monde. J'imagine que les poissons ressentent ça en fonction des courants, les choses ne sont pas simplement différentes, plus chaudes ou plus froides, plus claires ou plus salées, c'est l'univers entier qui semble nouveau, nous y compris. En pénétrant dans cet autre monde je deviens un autre moi, à jamais. Bien sûr je ne réfléchissais pas à tout ça en arrivant à Brest. Je ressentais juste l'excitation extrême et la frayeur d'un gamin débarquant de sa campagne bretonne. J'étais maigre, sale et déplumé. Un petit piaf chétif enfui de la ferme où un vague cousin m'avait accueilli à la mort de mes parents 10 ans plus tôt. J'y avais survécu plus que je n'y avais grandi, entre les taloches du métayer, les travaux aux champs, le froid et la dure paillasse qui me servait de lit. Je ne garde qu'un souvenir confus de cette enfance solitaire. Mes seules joies à cette époque étaient de monter aux arbres et d'observer les oiseaux. Au printemps je grimpais au sommet des grands peupliers, me faisant léger sur les branches fragiles, je débusquais les nids hauts perchés. Le spectacle des œufs ronds et parfaits était ma récompense, mon secret partagé avec les oiseaux effrayés. L'été, je m'allongeais au milieu des herbes folles au flanc de la colline et tout là-haut j'accompagnais le vol des rapaces. Portés par la puissance tranquille de leurs ailes immobiles, ils m'entraînaient dans leurs glissades infinies au-dessus des bocages. Je n'avais pas décidé d'aller vers l'ouest, c'est le hasard qui a voulu que le charretier qui s'était arrêté à ma hauteur me propose de monter pour l'accompagner jusqu'au port. Quand il m'avait demandé mon nom j'avais failli lui répondre Balafenn, le surnom dont on m'avait affublé depuis mon enfance à cause de la tache brune en forme de papillon sur mon épaule gauche. « Loïk, Loïk Quemeneur monsieur ! »

Nous approchâmes du port le troisième jour. « Regardes petit, on voit les mâts ». Debout dans la charrette, agrippé à la rambarde en bois, brinquebalant et curieux, je voyais le haut des gréements sortir lentement de l'horizon, le bois était doux sous ma paume, l'océan était là, juste derrière la colline, je m'approchais du bord du monde. La charrette était pleine de topinambours destinés à être chargés sur « L'Invincible », navire royal devant appareiller dans les prochains jours à destination des Antilles, je ne savais pas alors que je ferais moi-même parti de la cargaison. Ni que mon aimable charretier avait décidé de m'ajouter comme extra à sa marchandise et de me vendre à la marine de sa Majesté le roi Louis le quinzième pour à peine plus que le prix d'un boisseau de tubercules.

Je garde un souvenir ébloui de mon premier appareillage. Mes premiers pas à bord avaient été chaotiques. J'avais d'abord souffert du froid et de mon premier mal de mer dans la chaloupe qui m'avait transporté au milieu des vivres entassés vers le grand vaisseau au mouillage. Il était superbe et effrayant, tellement imposant, tellement étrange. En haut de l'échelle de coupée, j'étais entré dans un labyrinthe de ponts, de cales, de coursives et de cabines. Tout m'était inconnu je ne comprenais ni le nom des choses, ni leur usage. Personne ne semblait être prêt à se donner la peine de m'aider à survivre dans cet univers hostile. Comme tous les marins j'allais pieds nus mais contrairement à eux je me cognais fréquemment et douloureusement. J'enrageais à chaque fois contre cette souffrance inattendue, violente, intense dont j'avais vite appris qu'elle mettrait de trop longues secondes à diminuer. On m'avait vaguement confié au bosco. C'était un homme taciturne, dur au mal et à la tâche. Un vrai bloc de granit, un genre de menhir sur pattes. Il me terrorisait. Lorsqu'il me regardait ou me donnait un ordre, j'étais paralysé par la peur de ne pas comprendre ce qu'il attendait de moi ou par la crainte au moins égale de mal faire. A bord le mousse était une quantité négligeable. Hiérarchiquement au-dessous du plus simple des matelots. Plus bas que le bas de l'échelle, les quelques mousses du bord formaient une bande de gamins effrayés, victimes de brimades et de mauvais traitements. Nous étions cependant habillés et correctement nourris ce qui ne m'était pas arrivé souvent dans ma vie. Au fil des jours je découvris que certains matelots se souvenaient avoir été un jour à notre place et par quelques encouragements nous donnaient l'espoir de pouvoir un jour sortir de notre condition. J'étais à bord depuis deux semaines, confiné le plus souvent dans des tâches ingrates de nettoyage du pont ou de la cambuse quand nous fûmes appelés sur le pont pour une revue d'équipage. Tous les hommes étaient alignés, chaque bordée de son côté, j'étais donc à tribord en rang avec mes camarades

dans un garde à vous improbable. C'est la première fois que je vis le capitaine, accompagné du bosco, il passait entre les rangs et désignait de temps à autres un membre d'équipage qui devait alors se rendre sur le gaillard d'avant. Du coin de l'œil j'avais remarqué que tous ceux rassemblés étaient parmi les plus jeunes et les plus chétifs. Ma frayeur était donc à son comble lorsque capitaine et bosco s'avancèrent devant mon rang. J'imaginai mille périls pour ceux qui avaient été désignés. Trop faibles pour la traversée je nous voyais déjà tous jetés à la mer, noyés et dévorés par les poissons. Finalement nous étions huit gamins tremblants alignés devant le bosco. Le capitaine nous observait mais c'est le bosco qui s'adressa à nous. « Nous avons besoin de gabiers, les deux premiers d'entre vous qui rejoindront la dunette arrière en passant par la haute mature deviendront des gabiers. Les autres, s'ils ne se rompent pas le cou, continueront à passer le faubert et à frotter le pont. Tout à bord était prétexte à pari entre les marins et notre course dans la mature ne faisait pas exception à la règle. Nouveaux venus, nous étions anonymes pour la grande majorité de l'équipage, aussi nous numérotait la façon la plus simple de nous identifier, chacun de nous se vit donc attribué un numéro. Dernier désigné c'est un huit qui fut tracé au charbon sur le dos de ma main gauche. Inexplicablement la vision de ces deux boucles croisées sur ma peau claire m'emplit de bonheur et de fierté.

Au signal nous nous sommes tous rués à l'assaut du mât de misaine, je retrouvais avec aisance et joie les gestes de mon enfance dans les peupliers. Les prises étaient partout, mes mains et mes pieds trouvaient facilement leur chemin dans la forêt de cordages et d'espars. Sans le défi à relever je serais volontiers resté plus longtemps tout là-haut dans la mature. J'arrivais bon premier sur la dunette arrière, le capitaine était là. « Félicitation le huit, te voilà gabier maintenant. » Je fus bien incapable de répondre quoique ce soit, j'étais bien trop impressionné. Les yeux baissés, je jubilais, une chaude plénitude gonflait ma poitrine. J'avais maintenant une place à bord.

C'est donc depuis la haute vergue que j'eus le privilège d'assister à mon premier appareillage. Le temps était superbe sur la rade de Brest en ce mois de novembre. Un vif vent d'ouest poussait un chapelet de petits nuages moutonneux gris et blancs. Dans les trouées on voyait le ciel d'un bleu limpide et les rayons du soleil qui dessinaient des flaques brillantes sur le bleu profond de la mer à mes pieds. Une partie de l'équipage était au guindeau, rythmant ses efforts pour relever l'ancre massive, au son des chants de marins. Les autres étaient sur le pont ou dans le grément pour établir les focs et larguer les huniers. La coordination huilée de ces tâches complexes au simple sifflet du chef de quart était en soit un spectacle magnifique. Mais

ce n'était rien à côté de l'immense émotion qui me saisit quand le vaisseau se mit en mouvement et commença à prendre de l'erre lorsque l'ancre fut haute et claire. L'énorme puissance de ce gigantesque vaisseau était palpable. Il puisait directement à la source des éléments. Je sentais leur énergie surhumaine se déverser en moi. J'étais immortel et tout aussi invincible que le vaisseau de 74 canons, survolant le monde comme les faucons de mon enfance.

Au sortir du goulet nous fîmes cap au sud et la plage dorée de Camaret fut ma dernière vision du continent. Rapidement le vent forçit et l'horizon disparut derrière les rideaux de pluie battante qui courraient sur le dos de la grande houle d'ouest qui se creusait. Le temps ne cessa de se dégrader au cours des jours suivants. Le navire tanguait et roulait violemment. Le gréement et la coque craquaient de façon inquiétante. Sur la mer désormais blanche d'écume chacun luttait comme il pouvait contre le mal de mer et la fatigue infinie qui nous anéantissait sans répit. Au bout de 10 jours le vent faiblit et c'est par une mer forte mais plus navigable que nous atteignîmes épuisés les îles des Canaries. Cette rude tempête avait sérieusement émoussé mes ardeurs maritimes. La dure vie à bord au milieu des marins frustrés et violents acheva de me convaincre que la navigation au long cours sur un navire de la Royale n'était pas faite pour moi. La hiérarchie militaire semblait avoir pour règle de donner le pouvoir aux plus stupides et aux moins méritants d'entre nous. La traversée était une rude école de discipline qui m'apprit à me taire et à dissimuler mes pensées. Fort heureusement j'appris également des rudiments de navigation bien suffisants pour caboter dans l'archipel des Antilles. L'atterrissage à la Martinique fut un moment magique. Depuis la veille des oiseaux nous avaient confirmé que la terre était proche. Au petit matin une masse sombre commença à émerger au-dessus de l'horizon, puis une deuxième légèrement à sa gauche. C'était la Martinique et Sainte Lucie dont nous pûmes bientôt distinguer les rivages et les forêts. La puissante et envoûtante odeur des tropiques ne tarda pas à parvenir jusqu'à nous. L'éblouissement de cette arrivée se prolongea lorsque nous mouillâmes dans la baie de Fort Royal. Tout n'était que lumière, couleurs, odeurs. Et que dire des femmes ? Il n'y en avait aucune à bord et les paysannes croisées dans mon enfance ne pouvaient en rien être comparées aux beautés exotiques des rues du port. Les récits grivois des matelots avaient entrouvert une porte dont je découvrais maintenant qu'elle menait vers un monde enchanteur. Lorsque je vis Bénie Lyse, mon cœur s'arrêta littéralement de battre. Elle chantait un chant africain joyeux et rythmé. Elle avait le sourire le plus adorable et innocent qui soit. Ses yeux rieurs et mutins

avaient accroché mon regard et ne le lâchaient plus. Sa peau parfaite était sombre et satinée. Elle dansait sur un rythme endiablé avec l'énergie inépuisable de l'enfance. Pourtant tout en elle exprimait le désir et son regard planté dans le mien m'appelait pour des jeux qui n'avaient rien d'enfantin. Nous avions tous deux quinze ans à peine. Sa moue et ses allures puérides faisaient qu'elle était encore cantonnée dans le dortoir des enfants. Dans la plantation c'était celui qui était le moins bien gardé. Je profitais d'une permission pour désertier et la rejoindre. Nous nous échappâmes le soir même et réussîmes à atteindre une crique qui abrita nos premières étreintes. Bénie Lyse avait entendu parler d'un village d'esclaves évadés quelque part dans le sud. D'après la rumeur les « marrons » s'étaient établis à proximité du Rocher du Diamant.

La disparition d'une esclave juste nubile créa peu d'agitation dans la plantation elle était quantité négligeable au milieu de tous les gamins en esclavage dont peu atteindraient l'âge adulte. L'événement ne déclencha aucune recherche et l'affaire fut vite oubliée. Ma désertion en revanche ne pouvait passer inaperçue et nous faisait courir de grands dangers. Les gendarmes de l'île traquaient sans relâches les esclaves en fuite et les déserteurs. Nous marchions le plus souvent de nuit, traversant difficilement la jungle tropicale. Le jour nous nous cachions et nous faisons l'amour dans un émerveillement sans cesse renouvelé. Les fruits étaient abondants et les ruisseaux nombreux. Nous vivions dans la peur et l'inconfort mais ce fut sans conteste la plus belle période de ma courte vie. Au bout de deux semaines nous atteignîmes enfin le village. Il était constitué de quelques cases sommaires. Une vingtaine d'esclaves évadés et quelques déserteurs vivaient là. Ils nous accueillirent simplement et nous aidèrent à bâtir une case de fortune. Rapidement j'accompagnai les pêcheurs et appris avec eux à poser les filets et les casiers de bambou tressé. Sur la plage toute proche nous dissimulions deux barques volées qui étaient toute notre richesse. Bénie Lyse était vite devenue la coqueluche du village. Son enthousiasme communicatif effaçait toutes les peurs, toutes les souffrances et même les chagrins inconsolables. Très rapidement elle fut enceinte. A l'annonce de cette nouvelle je me sentis désemparé. Rapidement le sourire de Bénie Lyse effaça tous les doutes. Elle était si heureuse, rien de grave ne pouvait nous arriver.

Je rentrais de la pêche lorsque j'aperçus la fumée. La boule au ventre et l'angoisse au cœur je courus vers notre hameau. La troupe royale nous avait retrouvés. Les soldats avaient mis le feu au village et n'avait laissé que quelques gardes pour surveiller le feu. Les autres étaient partis à la poursuite des fuyards. Notre case était proche de la forêt et je pus m'approcher sans

être vu. Les planches brulaient vivement. Je m'élançais pour enfoncer la maigre porte, mais arrivé à une toise des flammes je m'arrêtais net. J'étais paralysé par la vue de l'incendie, mon corps ne m'obéissait plus. A cette distance les flammes étaient inoffensives, je sentais pourtant la douleur insupportable de la brûlure qui dévorait ma chair. J'étais pantelant et immobile le cerveau bloqué par une terreur puissante et insurmontable. Je ne sais pas combien de temps je restai inconscient. Il faisait nuit lorsque je suis revenu à moi, la cabane était calcinée. Blottie dans un coin je retrouvai mon amour évanoui. Sa peau magnifique était carbonisée en de nombreux endroits, elle n'avait plus de cheveux et respirait si faiblement. Je l'ai prise, pauvre petite paquet de douleur tout contre moi. Je l'ai installée dans la barque et j'ai ramé vers le Diamant. Puis je me suis assis à côté d'elle en la prenant dans mes bras. Il y a maintenant plusieurs heures qu'elle ne respire plus. La pleine lune a transformé la mer des Caraïbes en argent fondu. Tout est calme, je suis assis sur le plat-bord et je tiens mon amour enlacé, tout sera bien. J'approche mes lèvres pour un dernier baiser, nous basculons doucement vers l'abîme. Viens mon amour, retrouvons l'eau fraîche de notre éternelle jeunesse.

Bill l'américain

12 Avril 1861 - 20 Juin 1891

La balle avait traversé le cuir chevelu de part en part –de la tempe gauche à la tempe droite – l'erreur qu'il avait commise – pivoter légèrement sur la droite au moment de tirer suite à l'apparition soudaine d'Anna à la sortie de l'église avait signé sa fin.

Death Rider venait de mourir. Nous étions le 20 Juin 1891.

Bill Rider de son vrai nom américain aurait dû vivre une vie de félicité à partir de ce moment.

Comme Marshall il était sur le point d'arrêter Tom Fieldman et de toucher les 2000\$ de prime. De quoi s'acheter la ferme dont Anna rêvait, dans la première vallée, à l'ouest de la ville à près d'une journée de cheval.

De toute sa vie, qui fut tout de même assez courte, il avait rêvé d'être différent, de pouvoir assumer sa vie sans cette violence intérieure qui le consumait depuis sa naissance.

Anna se précipita vers le corps étendu dans la poussière.

Mon nom de naissance était Paolo Guzoli. Je vis le jour le 12 Avril 1861 dans un petit village de Sicile – San Teodoro –la vue sur l'Etna y est magnifique – et c'est bien la seule chose qui soit magnifique.

Le village est très pauvre et dominé par des familles qui se partagent le pouvoir.

Mon grand-père fut un mafioso connu dans la région pour son autorité et sa violence.

A son décès mon père était devenu maire de Santa Cristobal. En digne fils il fit régner sur le village la même autorité et son recours à la violence pour toute personne qui ne respectait pas ses volontés dans le domaine public ou privé était peut-être pire.

J'ai grandi dans cette atmosphère de respect sans questionnement, d'acceptation de la violence comme moyen de satisfaire ses désirs, d'accepter l'autorité du plus fort.

Ma mère, tout en soumission ne régnait que sur sa famille, ou plutôt que sur ses enfants.

Elle était originaire de France, d'une famille de navigateurs de l'ouest du pays et avait connu mon père à Rome.

Je n'ai jamais su vraiment ce qu'elle faisait dans cette ville mais mon père nous avait dit un jour de colère qu'il l'avait retiré d'un club où elle devait être danseuse.

J'ai toujours été surpris de voir dans ses yeux une vraie admiration et certainement de l'amour lorsqu'elle le regardait.

Malgré sa dureté mon père n'a jamais levé la main sur elle et la seule douceur que j'ai pu voir en lui était lorsqu'il lui prenait délicatement la main et l'embrassait. Ils se parlaient peu.

Par contre ma mère savait raconter des histoires.

Surtout des histoires de marins et notamment de ceux qui avaient parcouru les mers et voguer vers les Antilles.

D'après elle la marque de naissance que j'avais sur le corps en forme de papillon venait de ces marins qui avaient conquis tous ces territoires, ainsi que mon goût prononcé pour les récits de voyage.

J'avais une sœur et un frère beaucoup plus âgés. Nous avions plus de 10 ans de différence.

Lorsque j'eus neuf ans ils quittèrent tous deux la maison pour l'Italie suite à leurs mariages respectifs.

Ils ne voulaient pas vivre en Sicile et je ne les ai jamais revus.

A l'adolescence des rêves étranges m'ont assailli.

Des rêves qui n'avaient aucun rapport avec mon existence. Ces rêves qui m'ont toujours poursuivi au fil du temps.

Pendant l'hiver de 1881, juste avant mes 20 ans j'embarquais pour Naples, puis Marseille, quelques mois pour traverser la France, et enfin franchir la Manche. Après deux mois à

Southampton je me faisais engager comme simple matelot sur une goélette en partance pour Boston.

Mon premier meurtre, quelques jours avant Noël, l'année précédant mon départ, avait provoqué une vague de peur dans le village.

Mon père par sa qualité de maire et du fait qu'il fut mafioso était craint.

Je savais qu'il pouvait aller jusqu'au crime si son autorité était bafouée.

En Septembre 1880 il fit abattre mon meilleur ami, fils d'un autre mafioso, pour une histoire d'héritage de terre dont je ne me souviens plus la raison. Je fus l'exécuteur.

Pourquoi avais-je accepté ? Par respect pour mon père et la tradition mafieuse.

La peur aussi des représailles dans ma propre famille.

J'avais pourtant essayé de le dissuader de ce crime puis voyant que je ne pouvais le convaincre, de choisir une autre personne que moi.

Mon père me fit comprendre que je n'avais pas le choix, que c'était également une épreuve de passage pour devenir mafioso à mon tour.

Quel avenir à San Teodoro sinon de devenir ce que mon père, ma famille avait choisi pour moi.

L'acte d'exécution ne fut pas aussi terrible que je le pensais. Je réalisais soudain que cette violence était en moi et je compris soudainement pourquoi ma sœur et mon frère avaient quitté notre île.

Le lendemain tout le village savait. Bien sûr on avait peur de mon père et maintenant on me craignait avec la même force.

Je comprenais que ma vie avait basculée, que maintenant je devrai continuer à entretenir cette peur de ma personne. La famille de celui que j'avais assassiné chercherait à se venger.

Le cercle infernal de vengeance sans fin allait commencer.

Cet acte et cette perspective de vie furent de trop et un matin je décidai de m'enfuir, de recommencer une nouvelle vie loin de cette violence.

Partir pour l'Italie ne me réjouissait pas. Même si les conditions étaient meilleures qu'en Sicile la pauvreté n'était qu'un cran au-dessus de la nôtre.

Ma mère m'ayant raconté qu'une partie de notre famille avait émigré pour les Etats Unis, ou paraît-il nous y étions accueilli à bras ouvert et où les possibilités étaient immenses, je décidai de suivre leur voie.

Arrivé à Boston en Mars 1882, je retrouvai une partie de ma famille qui me conseilla de partir pour New York où les possibilités de travail étaient plus nombreuses.

On me proposa de changer de nom.

Les Agguzolis y étaient connus mais pas pour les bonnes raisons.

Un de mes cousins me fit faire un certain nombre de papiers officiels au nom de Bill Rider, ce qui sonnait plus américain.

Mais me conseilla d'attendre et de l'utiliser lorsque mon anglais serait suffisant.

Je passai deux ans à New York passant de petit boulot en petit boulot, avec et ce fut très clair au bout de quelques mois l'intention de partir vers l'Ouest. L'avenir était aux aventuriers. Les journaux, les rumeurs, les commentaires de personnes informées... tout me poussait dans cette direction.

Et puis l'histoire s'accéléra.

En Avril 1884, à la sortie d'un bar où j'étais passablement éméché une rixe éclata entre des italiens récemment arrivés et un groupe d'irlandais.

Ce fut mon deuxième meurtre.

Un irlandais provoquait un de mes compagnons de travail qui m'accompagnait et le menaçait avec un couteau.

Je me précipitai et lui décochai un violent coup de poing au visage. Il tomba avec force sur le sol et sa tête heurta violemment le trottoir. Il venait de passer de vie à trépas.

Après un instant d'hésitation je décidai de m'enfuir.

Deux jours après je quittai New York me sachant poursuivi par toute la communauté irlandaise.

Anna s'arrête devant le corps de son mari étendu au milieu de la rue principale.

Elle se penche et saisit son arme qui repose sur le sol.

Avec le colt dans la main gauche elle tourne lentement sur elle-même et pointe l'arme vers le tueur.

Elle regarde à nouveau son mari étendu, dont la chemise s'est légèrement entre ouverte et remarque à nouveau sa marque de naissance.

Et comme à chaque fois qu'elle la voyait une immense émotion la traverse.

Un flash soudain la ramène à sa famille laissée là-bas en Pologne, à son grand père qui lui avait fait comprendre lors de ses 20 ans en 1881 que son destin ne serait pas de rester dans son village natal. Elle avait la marque du malheur en forme de huit sur le corps.

Il fallait qu'elle parte.

Qu'elle quitte le village avant que l'on puisse l'accuser elle et sa famille d'une forme de sorcellerie et de mettre tous les événements tragiques qui arriveraient à la population sur sa simple présence.

Cette marque devait venir de la réincarnation de quelques mauvais génies du passé lui avait expliqué son aïeul.

La mémoire collective du village y avait toujours fait référence.

La vie deviendrait un enfer pour elle et les siens si elle restait.

Après quelques mois de préparation elle partit avec un groupe de polonais, tous un peu dans des cas similaires de rejet des leurs, pour les Etats Unis.

La vie là-bas promettait de faire table rase du passé et de toutes ces superstitions.

D'un caractère plutôt doux Anna fut déchirée de quitter sa famille.

Mais un sentiment de peur et de courage mélangés la poussait à accepter ce départ comme une renaissance qui viendrait changer le cours de son existence.

L'armée recrute. Les tuniques bleues sont au service des américains pour conquérir les nouvelles terres, chercher de l'or ou penser trouver l'eldorado.

Avec deux meurtres sur la conscience il me vint à l'esprit qu'une rédemption serait nécessaire.

Même les mafieux croient en Dieu, peut-être au paradis à condition d'éviter l'enfer.

Je décidai donc de m'engager. Le grade de sergent me fut proposé car je savais lire et écrire. Mon anglais, je devrai dire mon américain était presque parfait.

En pratiquement deux ans, et en travaillant dur le soir je fus surpris de la vitesse à laquelle j'avais appris lors de mon séjour à New York.

J'étais devenu américain et mon nom, Bill Rider, qui figurait sur les papiers officiels fournis par mon cousin, ne surprenait personne.

Après trois mois d'entraînement intensif je fus envoyé dans un fort aux limites des territoires connus – près de Wichita – là où les indiens sioux et cheyennes donnaient du fil à retordre aux colons.

Bien sûr on volait leurs terres, mais ils n'avaient pas de titre de propriété, ne savaient pas cultiver et de toute façon nous étions les plus forts.

Pendant les trois années qui suivirent je fus un tombeur d'indiens exceptionnel.

Décoré à maintes reprises pour des actes de bravoure, ce ne fut qu'une suite de meurtres, de carnages organisés, encouragés et même bénis par le gouvernement et mes supérieurs.

Je ne sais même pas combien j'ai tué d'indiens, plusieurs centaines certainement avec mes soldats. Nous avons arrêté de compter.

Death Rider était mon surnom et j'en étais fier.

Anna respire fortement elle pointe toujours le colt vers le tueur de son mari.

Tom Fieldman la regarde, baisse son arme et lui parle d'une voix douce.

« Death Rider a tué plus de monde que toute cette ville réunie. Même moi qui suis un pilleur de banque ne peut rivaliser. Je n'ai fait que me défendre et ne tue pas pour le plaisir. Lui c'était son plaisir. La vengeance n'est pas dans votre cœur. »

Anna est comme dans un état second.

La marque du malheur en forme de huit ou la marque du bonheur comme aimait à dire Bill était juste devant elle, sous le pan de sa chemise qui dépassait de son pantalon.

Souvent elle avait préféré cette dernière appellation et le rêve de son mari d'unir les deux papillons pour un avenir radieux.

Cela aurait vraiment dû être la marque du bonheur mais la prédiction de la gitane l'avait hanté.

A son arrivée aux Etats Unis à New York en Mars 1882 elle commença à travailler comme préceptrice à l'enseignement religieux pour les deux enfants d'une famille de polonais, les Polowski, qui avaient fait fortune dans le commerce du bois.

Sa culture religieuse qu'elle avait acquise en Pologne grâce à sa fréquentation de l'église et des cours de catéchisme qu'elle avait reçu lui avait permis d'avoir des lettres de recommandation de la part du clergé polonais de son village.

Sa douceur avec les enfants était très appréciée par ses employeurs.

En 1884, le cours du bois ayant fortement baissé à cause de la concurrence du Canada, ses employeurs décidèrent de partir tenter leur chance plus à l'Ouest.

Ils lui proposèrent de les suivre.

En 1885 tous partirent pour la ville de Great Bend. Le voyage fut long et éreintant avec de multiples arrêts.

Mais la chance leur sourit car ils n'eurent pas à affronter les indiens ni les bandes de hors la loi qui sévissaient tout au long de leur périple.

L'arrivée à Great Bend fut tout aussi réjouissante. Le maire de la ville les accueillit avec chaleur ainsi que le prêtre et plusieurs notables. Ils allaient aider à l'économie de la ville.

Une grande maison les attendait que les Polowski avait déjà payé et fait meubler depuis New York.

Anna commença dès le lendemain les leçons des enfants, fréquenta l'église et bientôt se rendit indispensable auprès de la paroisse.

Anna pensa sincèrement qu'une nouvelle vie avait commencé et que la marque huit du malheur n'existait plus.

Et ce rêve qu'elle faisait depuis l'adolescence, toujours le même, lui revint en mémoire.

Il fallut que je quitte l'armée, ma vie pendant près de trois ans, et retourne à la vie civile à la fin de mon contrat.

Mais que savais-je faire ? Obéir aux ordres, se débarrasser de ceux que l'on considérait comme nuisibles à la société, faire enfermer ceux qui trahissaient la loi.

Un poste de Marshall était proposé plus vers l'ouest à Great Bend.

Je m'y rendis et fut aussitôt accepté par les notables de la ville.

La réputation de Death Rider était parvenue jusque-là.

Leur ancien shérif s'était fait abattre deux mois auparavant et pour faire venir les meilleurs ils avaient proposé le titre de Marshall pour contrôler tout le comté.

Les premiers mois furent difficiles.

Avec les deux adjoints que j'avais recrutés nous avons beaucoup de difficultés à faire respecter un semblant de loi, après les deux mois sans shérif.

La loi du plus fort était redevenue la règle.

Au bout de trois mois avec de nombreux règlements de comptes et de multiples arrestations, la loi était à nouveau respectée pour le bien de tous.

Ma réputation était faite mais je ne supportais plus que l'on m'appelle autrement que Bill Rider ou Marshall.

Et ce fut pendant le printemps de l'année 1888, que je vis pour la première fois Anna qui sortait de l'église.

Au premier regard se fut comme si le monde n'existait plus en dehors de son visage.

J'avais connu peu de femmes et en général des filles faciles, attendant dans les saloons que le premier aventurier venu ou le soldat de passage leur accordent un peu d'attention et les fassent rêver de partir ailleurs.

De leur parler de richesse à venir et de vie extraordinaire dans des maisons aux allures de palais.

Leur réveil du lendemain était douloureux et même si quelques-unes avaient un charme particulier aucune ne suscita en moi le moindre sentiment.

Malgré notre attirance réciproque il fut difficile pour Anna d'accepter une invitation.

Ma réputation de tueur même avec une étoile de la loi lui était difficile à accepter.

Il me fallut de la persévérance et beaucoup de diplomatie pour qu'elle comprenne que je n'étais pas vraiment cet homme assoiffé de sang que la populace imaginait.

Après quelques mois de fréquentation elle apprit à me connaître et à accepter que mon histoire personnelle eût fait de moi ce que j'étais devenu.

Ma violence intérieure je l'avais transformé en faisant respecter la loi, même imparfaite, comme pour prouver aux autres et à moi-même que j'étais devenu respectable.

Au bout d'un an nous nous sommes mariés.

Comme nous n'avions, ni l'un ni l'autre, de famille que nous pouvions faire venir, la cérémonie se déroula dans l'intimité, avec seulement les quelques connaissances que nous avions.

Anna fréquentant l'église invita un certain nombre de paroissiens et bien entendu le prêtre qui avait béni notre mariage. S'ajoutait à cela le maire de la ville, mes adjoints et la famille Polowski.

Notre nuit de noce fut une découverte de passion et de tendresse.

Je fus surpris de mes propres réactions et, avec Anna et sa douceur naturelle, il me semblait être enfin libéré de cette violence intérieure.

Nous nous découvriâmes la même date et exactement la même marque de naissance.

Cette marque que j'avais toujours considérée ressembler à un papillon mais qui pour elle ressemblait au chiffre huit.

Anna, pensant que cela nous porterait malheur de par son histoire familiale et moi au contraire que cela nous apporterait le bonheur.

Le malheur du huit contre le bonheur du papillon.

La même date de naissance ne faisant qu'ajouter un bon présage pour moi mais de mauvais augures pour Anna.

Notre entente après ce mariage était parfaite.

Au point que nous envisagions d'avoir des enfants et nous installer dans une ferme à quelque distance de la ville.

Il fallait que nous économisions encore quelques milliers de dollars pour nous permettre de l'acheter. Notre plan était de s'y installer après que j'eusse quitté mon poste de Marshall.

La rencontre d'Anna avec la gitane qui nous offrit une prédiction pour l'avenir, fit passer un mauvais nuage sur notre entente mais cela ne dura pas. Notre foi en l'avenir était le plus fort.

Malgré mon optimisme pour notre couple je n'avais jamais avoué à Anna ce rêve incessant que je faisais depuis mon adolescence.

J'étais une autre personne, parcourant des époques différentes et des lieux que je n'avais jamais vus mais que je ressentais avec une acuité particulière. Et le rêve se terminait toujours de la même façon, une femme était allongée près de moi, une femme avec un papillon marqué sur son corps.

La gitane comme on l'appelait était en fait la petite fille d'émigrés hongrois qui avaient fui l'Europe presque un siècle auparavant.

Elle tenait une petite épicerie dont elle avait hérité de son père et elle était aussi connue dans la petite ville pour recevoir toute personne qui désirait connaître son avenir et avait une très bonne réputation pour le sérieux de ses prédictions.

Anna était devenue presque son amie au fil du temps.

Quelques mois après notre mariage elle lui proposa de lui dire l'avenir lors d'une visite dans sa boutique.

La gitane avait été effrayée de savoir que les deux mariés avaient la même marque sur le corps et la même date de naissance.

C'est un signe de tragédie lui avait-elle dit, et même si ton mari imagine que c'est un signe du bonheur leur association annule tout effet bénéfique et produit du malheur.

Anna fut toute ébranlée par cette révélation et Bill la consola en lui faisant remarquer que toutes ses prédictions ne se réalisaient pas. Mais sans pouvoir lui donner d'exemple où elle aurait failli.

Anna laissa tomber le colt sur le sol. Non elle ne pouvait pas tuer.

Et puis soudain elle fut prise d'un vertige et s'écroula lentement sur le sol.

Le rêve, ce même rêve persistant qu'elle avait fait pendant des années depuis son adolescence, sans jamais en parler à Bill, revint avec force.

Elle était une autre personne, parcourant des époques différentes et des lieux qu'elle n'avait jamais vus mais qu'elle ressentait avec une acuité particulière. Et le rêve se terminait toujours de la même façon, un homme était allongé près d'elle, un homme avec un huit marqué sur son corps.

Le cheval de Bill qui était resté à côté de son maître fut surpris par la chute d'Anna et rua d'une façon soudaine et se cabra brutalement.

Anna reçu le sabot avant gauche du cheval en plein visage et décéda sur le coup sans même réaliser ce qui lui arrivait. Nous étions le 20 Juin 1891.

Ainsi disparurent Bill l'américain et Anna, nés au même moment, emportés le même jour, le papillon ou le huit entremêlés à jamais.

De mémoire de sage, de futurologue, d'astrologue et de moine bouddhiste jamais une réincarnation du même personnage ne s'était manifestée en même temps dans deux personnes différentes à la même période. Et la prédiction de la gitane était juste.

Dans cet endroit paisible où nous sommes maintenant, nous pensons être heureux, mais je ne sais pas et Anna non plus si nous nous réincarnerons un jour, ni quand, ni où, ni comment.

André Carpentier

3 août 1900 - 9 novembre 1918

(Certificat de décès établi ultérieurement)

J'ai froid aux doigts. Mes mains sont gelées. Et pourtant, ce n'était pas du luxe dans la ferme des grands-parents. Mais déjà au petit matin le feu crépitait dans l'âtre, et on entendait le faible frémissement de l'eau près de bouillir dans la marmite en fonte suspendue à un crochet de fer au milieu de la cheminée. Grand-mère était debout et préparait son breuvage : « *Infect*, disait-elle. *Mais que faire ? Le café vaut son pesant d'or, et il faut payer comptant.* » Son breuvage, elle le concoctait elle-même, en laissant infuser quelques racines de chicorée réduites en poudre. Pour son *ersatz de café* elle avait auparavant lavé, et après avoir laissé sécher, broyé dans le mortier de cuisine les racines de chicorée qu'elle avait ramassées. D'une tasse de café, elle en rêvait ma mémé, mais pendant la guerre, tout était rationné. De toute façon, aucune ration de vivres n'arrivait jusqu'à chez nous ; la ferme se situait à l'écart des circuits de distribution. Cependant, il n'y avait point d'endroits écartés ; les convois en marche investissaient même les hameaux les plus éloignés des grands chemins. Ces hommes hagards, affamés, les mains gercées, le visage bleui de froid, étaient à la chasse de provisions de bouche.

Ils sont venus.

Contraint et forcé j'ai dû monter Éclair, l'étalon noir, et Brunette, la jument brune, dans ma chambre, au premier, en voyant une troupe se diriger vers la ferme. S'entourer de précautions n'a servi à rien. Et pourtant les chevaux se tenaient tranquilles. Accroupi entre les deux, les genoux au menton, je les tenais en bride, avec mon doigt sur la bouche, *chut !* Je n'avais pas besoin de leur imposer silence, ils m'obéissaient au doigt et à l'œil. C'est moi qui avais choisi leurs noms. J'avais à peine six ans quand Éclair est né. Lors de sa naissance j'avais assisté grand-père, qui, plus tard, m'apprit à l'enfourcher. Mais il s'inquiétait mon pépé quand il remarquait que je le lançais au galop. Je l'adorais, mon étalon. L'œil ardent, il trépignait d'impatience pour que nous allions tous les deux au bout de nos forces. Le bruit léger que j'ai

dans l'oreille, c'est le rythme régulier de son souffle, moi, sur son dos musclé, accroché à son cou, sa crinière au vent me bouffant le visage. Quand les soldats les ont emmenés, j'ai cru mourir de chagrin. Grand-mère ne savait plus comment me calmer. Je pleurais comme un damné. De ma vie je n'ai pas autant pleuré, sauf quand grand-père est mort. Mes chevaux, c'étaient mes compagnons. Et comme si me séparer d'eux n'avait pas suffi, les voilà qui reviennent les soldats. L'officier – si j'en crois ses galons – suivi de quatre ou cinq de ses hommes, m'interpelle :

– Hé toi, viens par-là ! Comment tu t'appelles ?

– André.

– Comment se fait-il que tu ne sois pas à l'armée ?

Je dis :

– Qui s'occupera de la ferme ? Ma grand-mère est vieille, elle ne peut pas tout faire. Qui ira aux champs ? C'est trop de travail pour elle.

– Quand tout le monde est au combat, toi aussi tu dois défendre ta patrie. On a besoin d'hommes. Allez viens !

– Mais moi je ne sais pas combattre.

– Eh bien on te donnera une arme et tu tireras. Allons, en marche ! Et d'abord, tu t'occuperas des chevaux, puisque ça tu sais faire.

J'ai même pas eu le temps de dire adieu à Marie-Catherine. Elle habite le hameau sur l'autre versant.

Ça roulait.

Les chars. Et nous derrière. Un peloton de cavalerie aux chevaux esquinés – pas les miens ! ils étaient encore frais et les gradés se les réservaient – mais pas mal de pauvres bêtes flanchaient, les genoux gangrénés jusqu'à l'os. Et si un cheval blessé alourdissait l'avance de la troupe, un supérieur obligeait un bidasse à l'achever. Je me cachais les yeux, les oreilles. Les troufions et les sous-offs ricanaient : « *Regardez-moi mademoiselle qui pleure.* » Ça me faisait gerber, dégueulasse, leur dureté, leurs mots ignobles. Il y en avait pourtant un qui n'était pas comme eux. Gaston Grandjean était différent. Il savait me regarder avec d'autres yeux. «

N'aie pas peur André, on s'en sortira, tu vas voir » qu'il me disait, et quand ça pétait de tous les côtés, il me soufflait à l'oreille : « Tiens-toi près de moi. » Allons-nous reprendre l'attaque ? Il mettait un flingue dans mes mains : « C'est pour tirer sur l'ennemi. » Où et comment tirer dans l'obscurité ? « N'aie pas peur, tire ! » crie-t-il dans le vacarme d'enfer en se hâtant vers une échelle à la suite des autres qui grimpaient en se bousculant, obéissant à l'ordre « À l'assaut ! », tandis que moi je m'abritais dans la tranchée. L'ordre pour moi était : « Exister. » *Fermer les yeux, se boucher les oreilles, avaler la poussière, respirer les gaz, si occupé par les angoisses, résister !... Coûte que coûte exister.* Tout à l'heure, si les survivants parvenaient à porter jusqu'ici quelques camarades blessés, j'aiderais à faire les pansements. Je les soignais tous sans faire de différence entre eux et les chevaux.

C'était dans la Somme où combattait notre régiment. Un régiment qui se rétrécissait de jour en jour à mesure que les combats s'intensifiaient. Il pleuvait du feu, des dizaines étaient fauchés, ça tombait comme des mouches. On les laissait derrière nous. Parfois, on avait le temps de leur fermer les yeux, rarement le temps de les enterrer, de toute façon, des décombres viendraient les ensevelir. Nous, on devait continuer notre marche. On marchait de nuit, profitant d'une accalmie, ne voulant pas donner à l'ennemi une chance de nous débusquer. On changeait souvent d'abri. Quand les canons grondaient sans répit, on savait que la mort était en suspens : on avait été localisé par l'ennemi. Il fallait partir. « Changer de place, avancer, devancer, débusquer, c'est la tactique » m'expliquait GG. C'est ainsi que j'appelais Gaston. Parfois, si une pause s'intercalait entre les harcèlements des tirs, pendant les quelques rares moments de repos, il sortait une photographie jaunie de son portefeuille limé par le frottement :

– C'est elle. C'est la même que j'aime, me confie-t-il. T'en as une qui t'attend ?

– Pauvre petite. Elle ne sait même pas que j'ai été enrôlé contre mon gré.

– Écris-lui. Tiens, du papier et un crayon. Je te ferai passer la lettre. Je connais un gars, il est rudement calé pour ça. Allez, écris à ta même, dis-lui que tu penses à elle. Ça la fera patienter.

Une fois rédigé, avant de mettre mon pli dans sa poche intérieure, il reprend :

– T'es sûr de l'adresse ? Je lui dis des yeux oui. Rassuré par ma réponse affirmative, il va chercher dans son sac en bandoulière quelques croûtes de pain : –Tiens, mange. La soupe ce soir c'était du bouillon clair. Pas de quoi se caler.

Et alors est arrivé ce qui m'a crevé le cœur.

D'abord, ce fut Brunette. Elle refusa d'avancer ; ses jambes ne la portaient plus. C'était une chance qu'on traversait un pont. Il faisait nuit. GG et moi, on la tira tant bien que mal sous le pont. Le caporal la voyant s'allonger, se tourna vers GG : « Qu'attends-tu ? » Et comme GG ne bougeait pas, le caporal revolver au poing tira un coup. En deux sauts, Éclair fut auprès de Brunette. Il la caressait avec sa tête, si doucement comme s'il craignait de lui faire mal. Son hennissement plaintif m'attira les foudres de l'officier : « Calme-le voyons ! ou alors je lui loge une balle dans la tête. Il nous met en danger le bardot ! » Tandis que je m'approchai afin de lui parler, soudain Éclair se cabra, lança des ruades et partit comme une flèche. Ce fut si brusque, que GG et moi, on n'a pas eu le temps de réaliser ce qui se passait. Je connaissais cet élan, mais je ne m'imaginai pas qu'après cette marche harassante jour et nuit et à peine de quoi manger et boire – Éclair en serait capable.

Terrassé par l'émotion sur le moment, je me mis à courir tout à coup, GG à mes trousses : « Arrête André, t'es fou ou quoi ? Tu vas te faire tuer. » Puis, m'ayant rattrapé, il me flanqua une gifle qui faillit me culbuter. Il m'avait frappé de toutes ses forces. Je pleure pour nous deux, halète : « Heureusement que t'es là. » Et lui, me serrant fort contre lui : « Pardonne-moi vieux. Je ne pouvais pas faire autrement. Faut te calmer, revenir à la raison. Tu risques d'ameuter l'ennemi. Ils sont à quelques mètres, là derrière les barbelés en surplomb de la route. Si c'est pas par eux qu'on se ferait descendre, tu peux me croire, nos gradés nous abattraient comme des chiens. Tu nous mets en danger. Allez viens ! » Je refuse de la tête : « Mais je l'entends GG. C'est intolérable. Tu n'entends pas son hennissement ? » « Si, si, on ira à sa recherche tout à l'heure quand on sera sûr qu'il n'y a rien qui bouge de l'autre côté. J'irai avec toi. Mais maintenant viens ! ».

Pauvre GG, si épuisé. À peine adossé au mur, j'ai vu sa tête pencher lourdement de côté. Il avait l'air si doux. Son sommeil était très beau, on aurait dit un ange. Et pourtant lorsqu'il fallait agir, il savait faire preuve de détermination. Une pensée pesante s'empara de moi. Une pensée têtue, parce que toujours présente en moi. Je ferme les yeux pour retrouver une image différente de moi, une image où je ne suis pas attristé par les épreuves et où le panache est signe de mon contentement. Et je me vois toujours à deux. Oh, Éclair ! Éclair me donnait ma force, je me sentais un héros. Même le spectre d'une taloche – grand-père n'allait pas me la donner, il m'aimait trop pour ça – flottait comme un petit nuage vaporeux rose pâle à l'horizon,

ça n'avait rien d'une menace terrifiante son « Reviens André ! » lorsque ses mains en porte-voix il m'ordonnait à rentrer. Grand-père savait que ma désobéissance n'avait rien d'un irrespect envers lui, oh non ! Il savait que mon insoumission émanait de ma passion comme la chaleur émane d'un four, c'était un mouvement de joie ; chevaucher sur mon demi-dieu noir luisant me libérait. J'y prenais plaisir, et grand-père ne voulait pas m'empêcher d'en jouir. J'aimais la douce vieillesse de mon pépé. Le soir, près de l'âtre tandis qu'il sirotait quelques petits verres d'alcool aux mirabelles, il me racontait comment ils étaient venus de leur Flandre natale s'installer sur ces terres. Et moi de lui demander : « Grand-père aviez-vous des chevaux là-bas ? » « Oh, i z'en avaient sûrement. Ça remonte à loin, tu sais. Mon propre père me disait qu'il était la septième génération qui cultivait ces champs. Ça remonte à loin, mon garçon ! Mes aïeux étaient partis à cause des guerres qui sévissaient là-bas. C'est insensé, ces guerres, disait-il, d'une voix triste. On a mieux à faire que de s'entretuer. » Et quand il montait se coucher dans le grenier, et que je l'entendais ronfler, je me glissais pieds nus, pour aller auprès d'Éclair. Il ne hennissait pas à mon approche, il en avait l'habitude. Je restais près de lui, le caressant doucement, prononçant Éclair à son oreille. Je me sentais un avec lui. C'était comme si je l'avais toujours connu. Il m'arrivait à me demander si un autre Éclair avait existé en Flandre. Un cheval identique au mien, auquel on avait donné un autre nom. Car avoir trouvé un nom à mon étalon qui lui allait si bien, j'en étais fier : c'était mon invention. Et moi alors ? Avais-je existé à cette époque ? « T'es barjo, je me disais, qu'est-ce que tu vas chercher là ? » Bien entendu je ne racontais rien de tout ça à grand-père, je craignais qu'il me tienne vraiment pour fou.

J'ai dû m'assoupir. Mais même cet état *en retrait* n'atténua pas mon épouvante.

Ici a commencé mon songe. Un songe qui me fascine. Mais malgré cela, j'ai peur. Pourquoi ai-je si peur ? Quel est le fracas que j'entends ? Quelle est cette vague écumante et confuse qui me terrifie ? Je suis à l'intérieur d'une grotte. À l'extérieur, une tempête soudaine et violente gronde. La mer est houleuse sous l'œil de l'orage. Pour le moment, j'entends tous ces bruits, mais je ne pense pas m'aventurer à sortir, je me tiens coi. Et contre toute attente, l'orage décline et finit par cesser. Je sors de la grotte. Où suis-je ? C'est un endroit énigmatique. Je regarde les arbres que je ne connais pas, la végétation luxuriante qui m'est étrangère, j'entends des oiseaux chanter, le soleil étincelle maintenant trônant au milieu d'un ciel d'azur. La mer devenue calme miroite, ses eaux reflètent la lumière tachetée de bleu et de vert. Je me tourne et lève les yeux vers les deux pics qui coiffent deux collines. Elles ont la forme de deux

mamelles, taillées en gradins. Une succession de cascades les séparent, et le torrent impétueux coulant sur des pentes assez fortes va se jeter dans la mer. Où suis-je ? je me répète. Je resterai dans ce lieu qui m'enchanté et qui me fait oublier mes tourments.

En me réveillant, je vois que j'ai pleuré. J'ai dû piquer un roupillon.

Autour de moi c'est le chaos. Tout près de moi GG dort. *Dors, dors*, GG. Il faut que je file en douce. M'étant assez éloigné en rampant, m'agrippant à mains nues, je grimpe. À plat ventre, les muscles des avant-bras déchirés, je me dirige vers l'endroit d'où parvenait un gémissement, à peine audible ; tout étouffé qu'il était, moi je l'entendais. Plongé dans l'obscurité, je progresse sur le ventre, retenant mon souffle. Soudain je me trouve le nez pratiquement collé à une paire de bottes. Levant les yeux dans la nuit noire où on n'y voit goutte, je distingue confusément, une silhouette debout, immobile, son revolver braqué sur moi. « *Ne me tuez pas, je le supplie d'un filet de voix. Je m'en allais voir mon cheval qui s'est pris dans les barbelés. Ne me tuez pas, s'il vous plaît !* » -Son « *Mettez-vous debout* », quoique lancé comme un ordre, il l'a dit **en français**. Il me fixait en silence, tandis que mes larmes inondaient mon visage ; je tremblais de tous mes membres comme devant une meute de jeunes loups ; il me déconcertait par sa présence redoutable et mystérieuse. Il finit par chuchoter : « *Les râles viennent de ce côté.* »

Ah ! la vue d'Éclair, pris dans les barbelés. Tout ensanglanté, les chairs déchiquetées, à certains endroits, la peau en lambeaux. « *Attendez !* » dit l'homme, et il disparut dans l'obscurité pour revenir quelques minutes plus tard, avec une pince énorme. C'est à ce moment-là seulement que je remarquai qu'il était un officier de grade. – « *Si vous tenez les barbelés, je coupe. On ne pourra pas le détacher autrement.* » Ça peinait. Me tendant la pince, il s'en est allé chercher une autre. Maintenant on s'appliquait tous les deux. On est parvenu finalement à le dégager. J'ai cru entendre qu'il murmurait entre ses dents : « *Fichtre ! Il est en mauvais état.* »

Puis, me faisant face, il m'a dit :

– Je vais le soigner. Mais après vous ne pourrez plus le récupérer.

J'ai balbutié :

– Tuez-moi ! c'est bien plus simple.

Il a répondu :

– Vous ne croyez pas qu’il y a assez de tués déjà ?

– Vous parlez bien le français, je suis surpris. Comment se fait-il ?

– Je suis un officier allemand. J’aime votre langue. D’ailleurs, il y a des choses qu’on peut aimer, et la guerre n’en fait pas nécessairement partie. Je vais essayer de panser votre cheval...

Ayant paré au plus pressé, il a fait de la main un petit signe et m’a dit seulement : « Va. »

Je ne compris rien à ce qui est arrivé par la suite. J’avais fait à peine quelques mètres avec Éclair, que dans une pluie de feu et de fumée, une longue gerbe de terre s’abattit sur moi tandis qu’une détonation – comme jamais entendue auparavant déchirait le ciel. Je pousse une plainte en pensant à Éclair, et à l’officier allemand, à qui je n’ai pas demandé son nom. J’ai envie de vomir, je voudrais partir, quitter ce lieu d’abomination, en amenant avec moi Éclair, on dirait son corps déjà affaissé sur le sol. Les yeux me brûlent. Une impulsion aveugle fait bouger mes doigts, je hurle de douleur, je ne rêve pas, je ne l’ai pas rêvé, je parviens à toucher son sabot, la douleur me déchire, je parviens cependant à toucher sa jambe. Je voudrais l’aider, mais je ne suis ni capable de bouger, ni de proférer une parole. J’aurais voulu lui parler, il aurait compris ma voix, ça lui aurait fait du bien, mais je ne peux pas émettre un son. Je ne peux pas le soigner. Je suis sur une terre qui brûle. Je n’ai plus à défendre ma vie, ni celle d’Éclair. Je crève ici.

Babak

12 février 1925 – 23 août 1970

Je m'appelle Babak. Je suis né le 12 février 1925 dans une tribu hazara des montagnes afghanes, au nord du pays, dans la province de Mirzaki. Je menais alors une existence tout à la fois recluse, précaire, paisible et insouciance, entre moutons et cerfs-volants. Mon meilleur ami, berger comme moi, était aussi bouillonnant et belliqueux que j'étais doux et pacifique. Paradoxalement, entre Bachir et moi, l'entente fut immédiate : c'est ensemble que dès l'âge de sept ou huit ans nous menions nos bêtes à travers les pentes escarpées, foulant la neige en hiver et la poussière en été, marchant souvent plusieurs jours avant d'atteindre un pâturage propice à nourrir le troupeau. Une fois notre bivouac installé, nous pouvions alors nous reposer, jouer et donner libre cours à nos rêveries infantiles. Allongés sur notre natte de laine, contemplant le dôme étoilé au-dessus de nos têtes, ce que nous aimions par-dessus tout, c'était nous inventer l'avenir.

- « Moi, quand j'aurai dix-huit ans, je serai le roi du Bouzkachi* ! Et plus tard, je conduirai une voiture ! », s'enthousiasmait Bachir. Et aussitôt je m'imaginai à ses côtés, installé fièrement sur le siège passager.

- « Et toi Babaki ? Tu feras quoi plus tard ? » demandait-il.

- « Moi j'adorerais nager dans l'océan... Mais surtout, je monterai dans ta voiture et je te verserai du thé quand tu auras soif. »

Bachir éclatait de rire : « Mais non Babaki, avec mes 8 fils il n'y aura plus de place pour toi dans ma voiture ! Mais toi tu es intelligent, tu sais fabriquer plein de choses : c'est toi qui construiras des voitures pour nous tous ! »

**Bouzkachi : jeu de l'« attrape-chèvre », sport national en Afghanistan.*

C'est vrai que j'étais très doué de mes mains. En plus des cerfs-volants, je réalisais enfant des pendentifs en bois sculpté, de curieux outils en vieille ferraille qui, faute de réelle utilité, faisaient l'admiration de ma mère. Plus tard, à l'adolescence, mon talent se déploya dans l'élaboration de manteaux et de chapeaux en laine de mouton qui eurent tôt fait d'habiller tout le village.

J'avais trois ans lorsque mon père est mort. Je ne me souviens pas de lui. Il était paraît-il cruel et bagarreur. Je ne sais si c'est de là que vient mon aversion pour la violence, mais je porte ancré en moi un besoin vital de paix et de sérénité. Un jour qu'il avait beaucoup bu, il s'était endormi à l'ombre d'un cyprès et ne s'était plus jamais réveillé. Ma mère s'était retrouvée seule pour nous élever moi et mes quatre sœurs et c'est ainsi que mon éducation fut confiée à un oncle qui me mit rapidement en charge de son troupeau. J'étais heureux de m'émanciper de la maison mais, d'un naturel craintif, j'étais soulagé de pouvoir m'associer dans mes missions à d'autres petits bergers plus aguerris que moi, Bachir notamment. De huit mois mon cadet, c'était comme mon frère. D'habitude si prompt à rouler dans la poussière avec les autres garçonnetts du village, il ne s'était jamais querellé avec moi ; heureusement du reste car il me dépassait d'une bonne tête. De lui, pour ce qui me concerne, je ne connaissais que le large sourire et les yeux rieurs, dont ma mémoire conserve aujourd'hui encore un souvenir intact.

Kaboul, 23 août 1970. Il est 21h. Cela fait des semaines que je n'ai plus rien produit de mes mains, si ce n'est ce matin un petit cerf-volant, réminiscence de mon enfance et sur lequel j'ai brodé un motif en fils d'or. Allongé sur le lit pliant dans l'arrière-boutique, je ferme les yeux et je me souviens. Mon esprit s'évade vers le nord comme le ferait le cerf-volant, virevoltant au gré des courants ascendants, et terminant son périple à Mirzaki, où souffle le vent chaud descendu du Tadjikistan. Je somnole doucement dans les vapeurs d'opium, alors que par la porte entre-ouverte s'engouffrent la touffeur et le brouhaha de la ville.

- « Réveille-toi fainéant ! » Gulwali donne un coup de pied brusque sur ma couche. « Il y a encore toute cette laine à préparer ! Tu crois que ton petit cul de merde te donne le droit de te la couler douce ici ? Au travail ! sale pourriture d'hazara... ». Puis il quitte la pièce d'un pas lourd et sort allumer sa cigarette sur le trottoir.

Je sers les poings, je plisse mes paupières de toutes mes forces pour empêcher mes larmes de couler. Je voudrais le tuer. Mais tout au plus parvins-je à me redresser péniblement et rejoindre mon tabouret devant l'établi. Après avoir précautionneusement mis de côté le cerf-volant, j'attrape une peau d'astrakan et la manipule avec dextérité. Mes doigts caressent le pelage noir et soyeux, comme ils effleuraient auparavant la peau sombre de Gulwali, au temps où nous étions deux amants enivrés de passion. Moi, Babak, le petit berger hazara gracile et timide, j'avais en effet jadis tenu sous ma coupe un fier et puissant marchand pachtoune.

Le jour où Gulwali avait fait son entrée dans mon modeste village, c'était juste pour faire une halte sur son chemin de grand voyageur. Posté devant la tchaikhana** qui employait ma mère, son œil expert avait rapidement avisé un magnifique manteau reposant sur le banc de la maison d'en face. Il fut surpris d'apprendre que le vêtement était l'œuvre d'un jeune garçon d'à peine seize ans, qui de surcroît ne tirait guère profit de son évident génie. En effet, assembler les peaux que me confiaient les villageois était pour moi un honneur et un plaisir, cependant je n'envisageai pas un instant de renoncer à mes courses en montagne avec Bachir.

Mon cœur demeurait celui d'un berger, un berger qui le soir, sous la lune rousse, confectionnait des merveilles en écoutant son ami inventer l'avenir.

Après avoir examiné quelques-unes de mes réalisations, Gulwali avait tout de suite flairé le potentiel marchand qu'il pouvait en tirer. Il réclama de me rencontrer. Las, j'étais parti la veille en compagnie de Bachir pour établir une pâture au-delà des 3 cols de Patalah ; je serais absent pendant plusieurs jours.

Alors Gulwali décida d'attendre mon retour et c'est ainsi que je me fis désirer de lui avant même qu'il m'eût connu. Il devint par la suite l'homme de mon destin, de mon bonheur et de ma déchéance.

Avant lui, bien sûr, il y avait eu Bachir. Nous avions environ quinze ans au moment où je connus avec lui l'éveil de ma sexualité. Sur ce plan-là, je crois que Bachir était plus en avance que moi, d'après les anecdotes dont se gaussaient mes sœurs en préparant le repas du soir.

** *tchaikhana* : « maison du thé » que l'on trouve dans toutes les villes ou villages. On peut aussi y passer la nuit.

Discrètement, je tendais alors l'oreille pour avoir la confirmation du charme certain qu'exerçait mon ami sur les jeunes filles des alentours. Lui d'habitude si enclin à fanfaronner avait toutefois une certaine pudeur à évoquer le sujet avec moi. Nous ne parlions jamais de filles et cela me convenait fort bien.

Un soir d'été, au milieu du troupeau paisible, nous nous étions couchés sur un large rocher plat qui restituait la chaleur emmagasinée durant la journée. Allongés sur le dos, nos bras collés l'un à l'autre, je laissais soudainement ma main s'emparer de la sienne. J'avais agi sans préméditation, et aussitôt j'eus peur de ma hardiesse. Mais il était trop tard pour reculer. Je retins mon souffle, tremblant. Alors Bachir avec une infinie douceur se souleva sur son coude, sa main toujours dans la mienne. Il souffla une mèche de cheveux sur mon front et se pencha au-dessus de mes lèvres pour y déposer un baiser à la fois duveteux et salé. Je sais désormais que jamais plus dans ma vie je ne serai aussi heureux qu'à ce moment- là.

Les semaines qui suivirent, il y eut quelques caresses plus insistantes et étreintes maladroitement commandées par notre vigueur adolescente. Jusqu'à ce que Bachir finisse par m'avouer à mon grand désespoir qu'il était davantage attiré par les mystères du sexe opposé que par mes petites fesses rebondies. Malgré tout, je crois que nous nous aimions, à notre façon. Peut-être parce que nos perspectives d'épanouissement et nos rêves d'avenir se trouvaient à l'étroit dans nos montagnes encaissées et qu'à quinze ans il est impérieux de vivre, tout simplement.

Pour Bachir, ce rapprochement éphémère et secret fut sans doute anecdotique ; je le suppose car nous n'en parlâmes plus par la suite. Mais cette expérience révéla en moi la certitude de mes inclinaisons. L'homosexualité était bien entendu taboue dans notre milieu, je souffrais de ne pouvoir exprimer mon désir d'amour. Lorsque Gulwali fit irruption dans ma vie en juillet 1941, la marmite était sur le point d'exploser.

Je me souviens de notre premier regard ; un choc brutal et violent. De retour de dix jours passés en montagne, sale et en sueur, j'hâtai le pas en direction de la maison quand ma mère m'alpagua sur le seuil de la tchaikhana. « Tiens te voilà enfin ! Tu as un visiteur ! », lança-t-elle, soulagée d'être prochainement libérée de cet hôte affable et courtois mais dont le statut était trop imposant pour une communauté aussi humble que la nôtre...

Gulwali fit un pas dans la rue, le soleil s'abattant sur sa carrure imposante. Ses yeux me transpercèrent. Je sentis mon corps se crispier sous ma chemise poussiéreuse. Entre nous, ce fut l'évidence. Mettant un terme à la tension qui me sembla durer une éternité, Gulwali énonça d'une voix puissante « Je m'appelle Gulwali Abbal, je suis marchand à Kaboul : Ton savoir-faire m'impressionne, berger. Je veux que tu viennes travailler pour moi. Je te formerai et tu seras mon protégé ». Alors que ma mère affichait un sourire fier et victorieux, j'étais toujours incapable d'articuler le moindre mot. Mes jambes flageolaient sous moi, tant de peur que de désir. Cet étranger me fascinait et m'attirait indubitablement, mais je sentais une voix sourde monter du fond de mes entrailles et m'exhorter à la prudence. Un message étrange, surgit de l'au-delà, m'avertissant des dangers à embarquer vers un monde inconnu et où je n'aurais pas ma place, comme une impression de déjà-vu. Ce moment de trouble passé, je réalisai que je tenais sans doute là mon unique chance d'un possible avenir. Et sans me l'avouer, j'étais déjà conquis. Je pris la décision de partir le soir même, embrassant une dernière fois ma famille, mais sans avoir revu Bachir. Je ne devais plus jamais revenir à Mirzaki.

Pendant près de dix ans, nous nous aimâmes follement. Il m'apprit toutes les choses de la vie : à lire, à écrire, à compter. Il m'apprit à gérer un commerce et à négocier, même si bien sûr c'était toujours lui qui prenait toutes les décisions. Moi, je préférais de loin m'exiler dans l'atelier où je donnais libre cours à mon inventivité. Mes modèles de chapeaux et habits d'astrakan connurent un grand succès dans tout le pays et furent même à l'occasion offerts à des visiteurs de marque venus de l'étranger. Je les signalais au revers d'un motif fait de huit fils d'or, au grand dam de Gulwali qui me gourmandait : « Babak, l'or coûte cher ! Pourquoi donc ne pas utiliser par exemple cinq fils plutôt que huit ?! ». « Non Gulwali », répondais-je, « tu vois bien que l'harmonie de ce dessin tient à ses huit fils. Il ne saurait en être autrement, crois-moi. »

Ce fut une époque heureuse et bénie mais je n'aime guère l'évoquer aujourd'hui. Avec le recul j'ai l'impression que cette vie ne m'appartenait pas, que c'était celle d'un autre qui défilait, pas celle d'un pauvre berger hazara. Je ne méritais pas tant de félicité d'autant que, pris dans le tourbillon de la ville et du succès, j'en oubliais de donner des nouvelles aux miens restés dans les montagnes. J'ai honte de mon ingratitude. Je n'eus vent du décès de ma mère que plusieurs mois après qu'elle fût partie. Et je n'ai jamais cherché à savoir si Bachir emmenait

ses enfants faire des promenades en voiture. Je n'avais pas besoin de vérifier, je le voyais très souvent dans mes rêves.

Un jour Gulwali m'annonça qu'il allait reprendre la route à la recherche de nouveaux talents pour son commerce. Il partait ainsi pour de longues semaines, me laissant désemparé et orphelin. Il exigeait qu'en son absence ma production atteignît les objectifs assignés. Je travaillai dur dans l'espoir de le satisfaire et de susciter encore son admiration, pour gagner son amour tout simplement. Or, à son retour il se montrait invariablement exaspéré envers moi. Par lâcheté, je restais sourd aux rumeurs qui décrivaient Gulwali arpenter les villages isolés non pas en quête de savoir-faire artisanal, mais plutôt à la rencontre de petits bergers plus ou moins consentants. J'ai pensé parfois à le quitter, mais pour aller où, pour faire quoi ? Personne ne m'attendait nulle part. Alors je suis resté à Kaboul, entre la boutique et l'atelier, avec l'opium pour unique compagnon. L'amour n'est jamais revenu.

Aujourd'hui j'ai quarante-cinq ans. Je me sens vieux et fatigué. Assis devant mon établi, je contemple tristement mon petit cerf-volant. Dehors Gulwali écrase sa cigarette et pète bruyamment. Il revient dans la pièce d'un pas lourd et se campe derrière moi. D'un geste brusque il saisit alors mon cerf-volant et l'écrase rageusement sur mon crâne. « Espèce d'idiot ! Tu me voles du fil d'or pour faire cette merde ?! ». Je me lève en titubant, la tête me tourne. Des larmes dans les yeux je lève la main, comme prêt à le frapper. Son bras puissant a tôt fait de m'arrêter et il me projette violemment sur la couche à l'autre bout de la pièce. En une fraction de seconde il est sur moi. « Hazara de merde ! » vocifère-t-il en s'emparant de l'oreiller qu'il presse de toutes ses forces sur mon visage. L'air me manque. Je ne lutte pas. Je me laisse partir. Allongé sur mon rocher encore chaud, je me sens bien. Ma main glisse sur le matelas, à la recherche de celle de Bachir.

Leila**1972 - 2020**

- 1 -

Je m'appelle Leila ALAOUI.

Leila est le prénom de ma mère, Alaoui est le nom de ma grand-mère. Celui de mon père était trop lourd à vivre.

Il y a des noms qui ne sont pas faciles à porter, que ce soit ici ou ailleurs. Mais surtout Ici...

Si je devais me présenter, je dirais que je suis une femme libre. J'étais plutôt une bonne élève.

Un Master of Art dans la poche, je suis revenue de Montréal au pays. J'ai commencé à travailler et à vivre de mon art très tôt. Je vis de ma passion : l'art sous toutes ses formes.

Je ne suis pas mariée et j'ai un fils que je ne vois pas beaucoup. Je n'ai pas d'homme dans ma vie, ou si peu.

Je vais où mes expositions m'emmènent, où le vent me porte.

Je suis une femme libre.

Je me baigne dans la mer en maillot de bain 2 pièces, je me balade en short sur la corniche les cheveux au vent avec mon chien. Je ris fort au restaurant, je bois de l'alcool avec mes amies et je pars à l'étranger un mois tous les ans pendant le Ramadan. J'ai toujours une bonne raison pour partir.

Je pars en Bretagne, sur la plage de Camaret. Je me sens comme chez moi là-bas.

L'océan a le même goût et il porte le même nom.

Ma liberté, je l'ai payée cher. Très cher. C'est à coup d'insultes, de chats crevés devant ma porte, et de sorcellerie que je l'ai payée.

Mon pays, j'ai toujours une bonne raison pour y revenir. Et pourtant ...

Il m'a tout pris.

Il m'a pris ma mère...

Je ne l'ai jamais connue. Morte en couche en 1972 à l'hôpital d'Anfa.

Ma mère était une battante mais elle avait ses limites. La bactérie qui l'a emportée en 3 jours, elle, n'en avait pas.

Le bébé que j'étais a eu de la chance, « miraculée de la vie » comme disait les médecins.

Ils n'avaient jamais vu cela.

Quelquefois, j'aurais aimé partir avec elle. Est-ce que les choses n'auraient pas été plus simples?

Mais c'était sans compter sur ma détermination et mon envie de vivre coûte que coûte.

- 2 -

Chez moi, dans ma chambre, il y a un mur tapissé de photos de ma mère :

Ma mère à la plage, fumant,

Ma mère écoutant Oum Keltoum,

Ma mère au volant de son bolide... conduisant sa vie à pleine vitesse...

C'était elle ma mère. La joie de vivre et la beauté, tout simplement...

Ces photos couleur Sépia sur mon mur blanc.

Je sais qu'un jour j'en ferai quelque chose de ces photos. J'ai une petite idée mais elle est comme une lueur encore fragile et floue, une luciole qui pour l'instant me nourrit jour et nuit.

Ma grand-mère Yasmine est la femme que j'aurai voulu être. C'est elle qui m'a élevée et c'est elle qui élève mon fils. Les choses se font simplement. On ne se pose pas de questions même si la vie s'en va doucement.

Je lui rappelle ma mère : sa détermination, son côté rebelle, et je vois tous les jours dans ses yeux l'amour qu'elle avait pour elle.

- 3 -

Je me suis baladée au Habbous, le souk de Casablanca. En me perdant, je suis tombée sur une veste en peau de mouton qui a attiré mon regard. Elle était posée là parmi les caftans, les foulards et les djellabas dans une petite échoppe. Le vendeur qui était là m'a dit qu'elle venait d'Afghanistan, qu'elle avait été faite par un jeune berger, un vrai artisan, que cette veste avait une véritable histoire. J'ai envie de le croire ...

Au dos de la veste, au niveau du col, il y a un motif cousu de fils dorés, 8 fils.

Le vendeur dit que ce sont des fils d'or. Je n'ai pas cherché à négocier.

C'est un motif crocheté au point de bourdon. Il m'intrigue.

- 4 -

Yasmine est aussi mon amie, je lui parle de tout même si elle ne m'entend pas toujours et si elle ne se rappelle pas de tout.

Mais c'est comme ça, c'est simple.

L'année dernière elle se baignait encore tous les matins dans l'océan, tous les jours de chaque semaine, elle allait à la plage et se baignait.

Elle se laissait flotter dans l'eau et la laissait envahir son corps.

Depuis peu, elle ne sort plus de la maison, son refuge.

Mon fils sait qu'en cas de besoin, elle est là. Pour l'instant...

C'est bien comme ça.

Il sait aussi que sa mère est occupée avec son travail, qu'elle doit souvent partir de la maison et quand elle est à la maison, dans son atelier, il ne faut surtout pas la déranger.

Quelquefois, je peins très tard la nuit pour ne pas aller le voir. Je déteste les « aurevoirs », les bisous du soir, l'histoire du soir. Je ne peux pas. C'est comme un étau qui se resserre autour de moi. Il sait que sa mère ne donne pas de câlin.

C'est comme ça.

- 5 -

Mon agent m'a appelée aujourd'hui. Il voudrait que je fasse la prochaine Foire d'Art Contemporain à Marrakech au mois de juin. La consécration pour un artiste marocain.

Il faudrait que j'avance sur mon projet, je n'ai plus que 6 mois mais ce projet m'anéantit, me happe, m'aspire et me vide de toute énergie.

Tant que je ne serai pas arrivée au bout de ce travail, je ne pourrai pas continuer.

ARTICLE DE JOURNAL

Leila ALAOUI, née à Casablanca en 1972. Vit et travaille à Casablanca.

Le travail de l'artiste Leila ALAOUI traite de l'expérience de vie de l'être humain et de son rapport générationnel. L'une de ses préoccupations majeures est la relation à la famille.

Elle a créé l'arbre de vie qui est devenu un archétype d'arbre sur lequel elle tissera 8 liens.

8 photos de sa mère défunte prématurément.

L'artiste saura faire ressortir l'humanité, ses peurs et ses rêves dans ses 8 photos ajustées, floutées, pigmentées, liées entre elles par un fil tissé de 8 fils de couleur.

Leila ALAOUI sera présente à la Foire d'Art Contemporain en juin 2020 et l'on dit même qu'elle pourrait y rencontrer le roi Mohamed VI.

- 6 -

Je n'ai jamais connu mon père.

Ma grand-mère dirait que je ne m'en rappelle pas mais moi, je préfère dire que je ne l'ai pas connu.

Il faisait partie de ces hommes qui ont une mission à remplir, celle de se battre pour les opprimés, contre l'injustice et le pouvoir.

Très jeune, il s'est engagé dans la politique face à Hassan II, il était l'un de ces plus furieux opposants.

Furieux, il l'était. C'est ce que j'ai lu dans les journaux. Ne craignant rien, ni l'exil dans le Sahara, ni la corruption, ni la torture, ni ce jour d'été 73 à Paris.

Il avait rendez-vous à la brasserie LIP sur le boulevard Saint-Germain.

Une voiture noire s'arrête. Deux hommes l'entourent, l'attrapent, le jettent dans une voiture. Le corps de mon père n'a jamais été retrouvé. J'avais 1 an.

- 7 -

J'en ai presque fini avec le travail sur les photos ; je n'exposerai pas de toile mais uniquement les photos. Certaines ont le visage masqué, d'autres ont été retravaillées à l'aquarelle, certaines sont découpées en morceaux pour former une mosaïque.

Chaque photo est différente d'une autre et représente chaque femme que ma mère a été.

Il y a une photo qui me fait peur, ma mère a le regard particulièrement dur. Elle regarde l'objectif, j'ai l'impression qu'elle est capable de tout.

- 8 -

Je viens d'apprendre que le roi sera à Marrakech en juin. Je ne suis pas sûre de vouloir le voir. Trop difficile de ne pas parler de mon père.

Mais sait-il seulement qui était mon père ?

Et moi, sait-il qui je suis ?

- 9 -

J'ai fini le travail sur les photos.

Il y en aura 8, elles seront toutes liées une à une par 8 fils de couleur, liées les unes aux autres. J'ai reproduit le motif de la veste en mouton trouvée aux Habbous. Je l'ai cousu avec 8 fils d'or.

- 10 -

Ma grand-mère n'aura pas vu ce travail.

Elle est partie le mois dernier, dans son sommeil, sans bruit.

- 11 -

Je vois sa silhouette imposante sur le stand d'à côté. Il ne serre pas de main, il ne parle pas, il regarde une toile, s'arrête, pose pour la photo et repart.

Que sait-il de l'art contemporain ? De ce que l'artiste met dans son ouvrage ?

Je garderai mes questions, et lui ses réponses.

Il rentre dans mon espace, j'étouffe. Il est suivi d'une horde de journalistes et de personnes guindées à l'air très sérieux.

Une femme lui parle à voix basse sans jamais le regarder. Elle lui parle de moi, je le sais. Il me regarde. Je prends conscience de son charisme. Il remplit pleinement cet espace où il est étranger.

Je me sens mal, j'étouffe. Je n'aime pas son regard sur moi. Je baisse les yeux. Il ne s'attardera pas. Moi non plus.

- 12 -

L'exposition est finie et j'en suis heureuse. Il me tarde de rentrer pour voir mon fils.

IL ME MANQUE

Cette phrase m'est étrangère mais elle vient de trouver sa place.

J'aime la dire et la répéter, elle emplit ma bouche.

IL ME MANQUE

J'ai besoin de sentir sa peau, de caresser ses cheveux, de lui dire que je l'aime et que tout va bien.

TOUT VA BIEN

On ira ensemble sur la plage de CAMARET dans la même mer qu'ici, on pourra manger des vrais croissants, et on prendra des photos de nous quand on est « TOUFOU »

Mon fil, je peux te le dire maintenant : JE SUIS LA.

- 13 -

ARTICLE DE JOURNAL

L'artiste Leila ALAOUI a trouvé la mort dans un accident de voiture sur la route de Marrakech en direction de Casablanca. Sa voiture a percuté un car en contresens.

Le chauffeur du car a signalé que l'artiste roulait très vite à un endroit réputé pour être très dangereux.

La voiture s'est enflammée aussitôt après la collision. Le corps n'a pu être sorti à temps. Rien n'a pu être fait pour sauver l'artiste.

Nous pensons très fort à son fils.

Marrakech, Juin 2020

Miho Pilà**2203 – 2426**

Ce matin comme tous les matins, j'ai rasé le petit duvet qui revient immanquablement sur le crâne. Lorsque j'ai décidé de devenir chef, j'ai suivi un système d'épilation très sévère par onde électromagnétique qui a fait disparaître toutes les boucles brunes que j'avais. Et c'est tant mieux. Plus de cheveux dans les yeux, plus de cheveux dans la cuisine. Mais le programme que j'ai suivi n'a pas supprimé totalement la repousse des cheveux, aussi suis-je obligée une fois par semaine de me passer une crème et un rasoir sur le crâne pour obtenir une surface lisse et polie, qui dégage une certaine élégance. Cette solution me convient parfaitement. Je pourrais prendre une pilule supprimant définitivement le système pileux, mais les effets secondaires me font frissonner. Je ne veux pas être transformé en demi-humain.

Mes parents ne me pardonnent pas d'avoir porté atteinte à mes cheveux qui longtemps ont été l'objet de leur fierté. Car ils ont travaillé longuement à mon look. Ma mère avait choisi une grossesse in-vitro, ne désirant pas interrompre sa vie active et sa carrière en pleine évolution. J'ai donc été conçue dans une éprouvette puis mise sous couveuse à l'unité S24 du complexe T35 de Solakowski 2. Mes parents ont aussi longuement travaillé à l'amélioration de leurs gènes, demandant à l'obstétricien de tester mon ADN et de supprimer si besoin était les maladies héréditaires qu'il pourrait comporter. Je crois que j'aurais pu entre autres avoir une dégénérescence cérébrale, mais grâce à l'adresse du chirurgien, je n'ai aucun risque de devenir labile.

J'ai ajouté une autre tristesse à ce choix. Mes parents sont consternés. La programmation de mon sexe n'a pas fonctionné, et aujourd'hui, je ne me sens ni homme, ni femme. Heureusement, j'ai échappé à la normalisation médicale de mon corps. Aussi ni homme, ni femme je resterai, seulement une ille, un hen dans d'autres langues, ce neutre qui ouvre l'ivresse de tous les possibles.

J'ai choisi d'être cheffe à l'âge de huit ans. Depuis toujours j'aime marier les saveurs, ce travail d'artiste et de jeu avec la matière, l'indicible et le hasard. J'aime la concentration, l'exploration de nouveaux possibles, les découvertes inattendues qu'offre la cuisine dans ses exigences et ses parfums, la joie des goûts subtils, toute la création que cache la présentation d'une belle assiette, petit tableau tout en couleurs et en lignes, invitant à méditer, fenêtre sur la vie.

Aujourd'hui, on peut se faire une fortune si l'on sait bien cuisiner. Et j'ai envie d'être richissime, car le monde appartient aux grandes fortunes. Il faut dire qu'aujourd'hui, plus personne ne sait ou ne veut cuisiner. Trop consommateur de temps. Pour les jours de stress, on peut déguster un repas en deux pilules que l'on laisse longtemps fondre dans la bouche. Solution recommandée par les médecins, car parfaitement équilibrée en vitamines et minéraux et de plus au goût très agréable. Il existe aussi des sachets sur lesquels il suffit de verser de l'eau chaude pour obtenir une bouillie verdâtre peu ragoutante mais nourrissante aux effluves d'orge grillée.

8 mai 2350

Je me regarde dans la glace. C'est toujours moi, Miho Pilà. Je n'ai pris aucune ride et je suis toujours le même. Beaucoup de ceux que je connais ont décidé ces dernières décennies de modifier un nez, une bouche, une fesse pour satisfaire au mieux les canons de beauté du moment. Il est vrai que même les bons amis peuvent critiquer durement certains de vos défauts physiques et qu'alors, il n'est pas rare d'être mis à l'écart, chacun cherchant à être reconnu en collant au plus près aux normes en cours.

Moi, je me plais et c'est là ma force. Mon succès m'a jusqu'à maintenant protégé. J'ai moins d'efforts à faire pour plaire ou être accepté, même si j'ai dû développer une attention particulière – un qui-vive permanent – pour ne pas être en dehors.

Il y a trente ans, le succès m'a permis de m'offrir la dernière opération à la mode, qui a prolongé ma vie de quelques centaines d'années. Deux, trois coups de laser, et l'on se trouve éternellement jeune. J'en rêvais, mais je ne sais pas si c'est une bonne idée.

Aujourd'hui, je me suis réveillée patraque. Heureusement, cela ne se voit pas.

Avant d'ouvrir les yeux, j'ai eu un rêve bizarre dont il ne me reste que quelques images éparpillées. Une forêt immense. Des arbres qui m'aiment et me protègent. Une rivière dont l'eau extraordinairement claire offre une paix parfaite. Et la jubilation puissante que la pluie apporte avec elle. Sensation méconnue de l'indicible. Et soudain, un poisson blanc, énorme, deux billes bleues, une gueule béante rouge sang ouverte sur des dents guerrières. Il court derrière moi dans un décor calciné et nu. Je me suis réveillée épouvantée et en larmes.

Heureusement, j'ai pu lancer immédiatement de mon bracelet mémoire les photos virtuelles de ma mère qui seules me rassurent. Il ne m'en reste que huit, sauvées miraculeusement du puissant tremblement de terre de 2230. Elles sont précieuses et me nourrissent, car la femme que j'y vois me parle de liberté, d'assurance et d'indépendance. Elle me montre le chemin.

Mon restaurant est devenu ma vie, cependant je dois au succès de participer à de nombreuses activités parallèles. J'en ai développé différents concepts dans le monde entier, mais je reste fidèle à ma toute première création. C'est une bulle phosphorescente, aux tables savamment isolées les unes des autres par des cloisons coulissantes. Les sièges épousent instantanément les moindres courbes de votre corps et cette étreinte apporte immédiatement un bien-être incroyable.

Mon plat phare – terrine de mygale grillée sur son lit de conopodes, pattes croustillantes et sa sauce gribiche - continue d'attirer le tout mondial. J'ai depuis bientôt soixante ans les huit étoiles du ministère de la santé qui garantissent une cuisine parfaitement équilibrée tant en vitamines qu'en minéraux. J'ai supprimé depuis longtemps le sucre qui fait encore des ravages et dont on quitte difficilement la dépendance. Mais je continue à servir du chocolat, accompagné maintenant d'un croquant de scorpion légèrement caramélisé aux pépites de framboise et c'est un dessert très apprécié.

8 mai 2420

Trop d'années ont passé. Je me regarde dans la glace et je détecte sur ce visage incroyablement jeune une lassitude bien cachée. Mais ce visage qui est le mien n'a pas changé.

Depuis quelques temps, mais je ne saurais dire combien – car les mois se succèdent aux jours et se transforment en décennies sans que je m'y intéresse vraiment – je travaille moins dans mon restaurant. Je n'arrive pas à comprendre que je sois resté fidèle si longtemps à ce métier

que j'ai adoré. Pourtant, ma crème d'œufs de fourmi servie sur pétales de chrysanthème accompagnée d'une sauce douce à la mangue connaît un grand succès, non seulement dans mes restaurants, mais aussi sur les réseaux et je reçois même des commandes de la Grande Galaxie. Sa mise au point a demandé beaucoup d'efforts et de recherche, la mangue ayant complètement disparu de nos contrées pour développer des vers à soie beaucoup plus nutritifs, mais je suis lassée des difficultés croissantes à obtenir des matières premières de bonne qualité.

De plus en plus souvent je ressens des brûlures aux pieds, et je rêve à un animal extraordinaire – un cheval paraît-il – autrefois compagnon aimé de nous. Nous vivons ensemble des aventures toutes plus improbables les unes que les autres et ses grands yeux doux et tranquilles me procurent une grande joie, mais je ne saurai pas expliquer la signification de ce rêve.

Je m'intéresse depuis T8 galaxique (nouvelle unité de temps depuis que nous avons réussi à voyager beaucoup plus loin que le système solaire) à une science très ancienne aujourd'hui méconnue qui s'appelle bouddhisme et enseignée par le grand professeur Pnonx. Cette nouvelle passion occupe toutes mes journées, aussi ai-je confié la bonne marche de mes affaires à mon fidèle bras droit. Quelle volupté de se sentir enlevé par cette science extraordinaire qui allie méditation, études et recherche. J'ai ajouté à cela – c'était une option proposée par le professeur – toute une recherche en psychologie des cycles réincarnatoires ainsi qu'une pratique d'oniologie. Les cours dispensés par le professeur Pnonx sont passionnants. La théorie de réincarnation qu'il y a développé nous a particulièrement subjugués. Imaginez : la migration du souffle d'un corps qui se meurt à un corps qui naît ou naîtra. Tout simplement fabuleux ! Et ce dernier nous a aussi proposé en travaux pratiques de nous tirer notre CGR (Cycle Généalogique Réincarnatoire). Je suis très excité !

8 mai 2425

Quel choc ! Je connais maintenant mon CGR. Les examens ont été douloureux. J'ai été scanné, mon aura a été disséquée. Depuis T10 galaxique, la puce reliée au néocortex que je porte a enregistré tous mes rêves, mes pulsions, mes goûts, mes frayeurs, mes phobies et mes joies. Le professeur Pnonx m'a dépecé. Il a cheminé jusqu'au plus intime de mon être, jusqu'au moi ignoré de moi-même. Je ne me suis jamais senti aussi vulnérable. Mais cela valait le coup.

Car je sais maintenant que je suis un kaléidoscope de vies. Vies en cascades qui se sont déroulées sur cette vieille terre, aujourd'hui semi-désert dans l'espace, presque abandonnée mais un jour peuplée et verte.

J'ai d'abord été une femme forte, au cœur ruiné par un viol sauvage, qui pour aider ses consœurs éliminait les enfants en-devenir et se vengeait de tous les hommes en empoisonnant leur mari. J'ai croqué alors la vie avec violence, ferrailant sans vergogne avec la mort.

J'ai connu ensuite la forêt épaisse – sensation étrange d'imaginer grandir parmi ces géants verts aujourd'hui disparus – dansant dans la puissance des orages, offerte à eux, emplie de leur violence jusqu'à l'ivresse, forte d'une impression inconnue, celle de pouvoir bousculer la sérénité du monde. J'ai découvert la peur et la violence dans la jouissance et le pouvoir et je me suis laissé séduire pour ma propre perte.

Puis j'ai embarqué encore enfant sur une frégate – je crois que c'est le nom de ce bateau – aimanté par le bleu de l'océan. Je me suis enivré au vent des haubans et j'ai vu surgir sur la mer des horizons inconnus où me guettait l'amour.

J'ai vécu la folie des conquêtes, exilé sur une terre dont j'ai du tout apprendre, appliquant la loi du plus fort et distillant la peur autour de moi. J'ai tué sous l'impulsion d'une violence mal contrôlée. Mais j'ai eu la chance extraordinaire de connaître l'amour, celui qui vous réconcilie avec vous-même, vous découvrant chaque jour un peu meilleur, habité heureux par une force enfin positive.

J'ai goûté à la joie bouillonnante, galopant au souffle régulier d'un merveilleux coursier, ivre de vent et de liberté, un avec le cheval, partageant avec lui l'impatience des grands espaces et l'excitation des courses folles.

J'ai caressé la peau douce de l'homme que j'aimais, nourri aux vertiges de l'immense, planant faucon dans le ciel, le front penché sur l'aiguille. J'ai été asservi, humilié, rejeté, méprisé et j'ai tout accepté. Par amour, par faiblesse. Pour des yeux qui ne me regardaient plus, pour une tendresse offerte à d'autres.

Enfin j'ai peint la vie et l'énergie, l'indépendance, tous ces liens secrets qui m'unissaient à ma mère, lui offrant de témoigner ainsi sur la toile de son insolente liberté – et dans l'élan de ce merci, j'ai poli les mots de l'amour pour ce fils chéri mais lointain, murmure à couler dans l'oreille bien-aimée.

Toutes ces vies ont connu une fin tragique, et leurs souffrances m'en sont une aujourd'hui. Je suis atterrée par la violence qu'ont choisi certains, mais en laissant ces bribes de vie couler en moi, je sens étrangement toute l'énergie qu'ils ont mis à vivre, une soif d'un ailleurs possible. Je leur pardonne leurs choix – c'était pour certains une question de survie.

J'ai suivi la grande cérémonie de réconciliation qu'a organisé pour moi le professeur Pnonx, et je me sens aujourd'hui en paix. J'aime mes vies antérieures et j'admire la pugnacité dont j'ai fait souvent preuve.

J'ai décidé de quitter provisoirement cette vie et j'ai devant les yeux le flacon dans lequel mon âme (souffle) va être recueillie. Toute l'équipe du professeur Pnonx m'entoure. C'est une grande première. J'espère me réveiller dans mille ans avec le même appétit de vivre.

Ce livre a été écrit lors d'un week-end Atelier d'écriture

« La véranda des écrivains »

Begnins

Suisse

La p'tite mère Jeanne : Dominique Robert

Iracema : Daniela Barrier

Loïk : Christophe Robert

Bill l'américain : Gérard Fargère

André Carpentier : Mélanie Maroutian

Babak : Muriel Williamson

Leila : Pascale Rousseau

Miho Pilà : Muriel Wellander